

# DISCOURS A CEUX QUI SE SCANDALISENT DES ADVERSITÉS

## AVANT-PROPOS

C'est l'ordre indiqué par Chrysostome lui-même que nous suivons ici. On verra, par un passage du n° 15, que ce livre ne devait pas être séparé du précédent, que les deux ont été composés à la même époque, qu'ils sont liés dans la pensée de l'auteur autant que par la connexité du sujet, et dans l'ordre même où nous les donnons. C'est ce dont Savilius et Fronton-le-Duc n'ont tenu aucun compte dans leurs éditions. Il est vrai cependant que le premier a plus tard reconnu son erreur.

Georges d'Alexandrie, dans sa *Vie* de saint Jean Chrysostome, dit que le livre suivant fut envoyé de Cucuse aux habitants de Constantinople pour les instruire et les consoler. Cet ancien biographe en signale aussi la division, qui s'est conservée la même jusqu'à nos jours dans les imprimés comme dans les manuscrits.

Tillemont pense que ce livre fut envoyé directement à Olympias, tout comme le précédent. Cela semble résulter d'une manière assez claire de quelques mots qui se trouvent dans la quatrième lettre à cette illustre amie de notre saint docteur.

Non seulement la thèse développée dans les deux livres est la même au fond, mais encore les arguments y revêtent à peu près la même forme. Evidemment l'auteur se propose de relever le courage des fidèles de Constantinople, alors tourmentés par des hommes iniques et pervers; il a spécialement pour but d'éclairer et de ranimer ceux qui s'en prennent à la divine Providence des outrages et des maux que les justes ont à souffrir de la part des méchants. Il y a un trait, au n° 20, dirigé, à n'en pas douter, contre l'ambitieux ecclésiastique qu'on avait donné pour successeur au grand Chrysostome. C'est peu de temps avant la mort de ce dernier que fut écrit le livre dont nous parlons, et qui, par là même, offre un plus vif intérêt, à tous les points de vue.

# A CEUX QUI SE SCANDALISENT DES ADVERSITÉS

## DISCOURS

A ceux qui se scandalisaient des malheurs survenus, de la persécution subie par le peuple et les prêtres, de la chute de plusieurs. – Sur l'Incompréhensible. – Contre les Juifs.

Les médecins, quand ils ont à soigner des hommes atteints de la fièvre ou de n'importe quelle maladie, ont avant tout à cœur de voir les malades; car de loin ils ne pourraient leur être d'aucune utilité : telles sont les exigences de cet art et celles aussi de nos infirmités. Et nous qui souhaiterions guérir non un ou deux malades, mais tous ceux qui, dans l'univers, ont souffert le scandale, nous n'avons pas besoin de tout cela. Nous ne demandons pas à pénétrer dans la maison de quelqu'un, à savoir où gît le malade, ou même à le voir. Nous n'avons pas d'instrument dans la main, nous n'occasionnons pas de dépense en obligeant les malades à se procurer des remèdes coûteux. Quand bien même ils nous seraient inconnus, qu'ils seraient relégués aux dernières extrémités de la terre, au sein de la barbarie, quand bien même ils seraient descendus au dernier degré de la pauvreté, au point de manquer des choses les plus nécessaires, rien de tout cela ne nous est un obstacle pour les guérir : n'occupant qu'un point dans le monde, sans instruments, sans remèdes, sans boissons et sans aliments, sans ressources d'aucune sorte, du plus loin possible, enfin, nous pouvons chasser cette maladie. De quelle manière ? En composant un salutaire discours, qui remplacera tous ces moyens divers pour nos malades, ou plutôt qui sera de beaucoup supérieur : il nourrit mieux que le pain, guérit mieux que les remèdes, cautérise plus vivement que le feu, mais sans causer de souffrance, fait sortir les humeurs putrides des mauvaises pensées, enlève les ulcères avec plus de précision que le fer; et cela sans exiger aucune dépense, sans occasionner aucune pauvreté. Après avoir préparé ce remède, nous l'envoyons à tous, et nul doute qu'il ne procure à tous la guérison, s'ils veulent écouter nos paroles avec zèle et sans prévention.

1. Même dans les maladies corporelles, il importe beaucoup, pour s'en délivrer, de savoir quelle en a été la cause; cette connaissance, non seulement nous est d'un grand secours pour guérir les maladies que nous avons déjà, mais encore et surtout pour nous les faire éviter dans la suite. Faisons de même ici, et commençons par apprendre aux malades d'où vient le scandale dans lequel ils sont tombés. Une fois cela connu, s'ils consentent à montrer quelque vigilance, ils se débarrasseront d'abord de cette funeste maladie, et puis ils se mettront pour toujours à l'abri, soit de celle-là, soit de la plupart des autres. En effet, la nature du remède est telle qu'il guérit et prévient les infirmités auxquelles nous sommes sujets. Ce n'est pas une chose, ni deux, ni trois, c'est un grand nombre de choses qui scandalisent les faibles ici-bas; et ce discours a pour but de les affranchir tous de ce danger, pourvu qu'ils veuillent, je le répète, écouter avec attention et mettre fidèlement en pratique ce que je leur dirai. Le remède que j'emploie n'est pas uniquement puisé dans les divines Ecritures, je l'extrais encore des événements constants de la vie présente; de telle sorte qu'il guérit ceux-là mêmes qui ne sont pas versés dans les Livres saints, toujours à la condition qu'ils le voudront; car je ne cesserai pas d'insister sur ce point. Il n'est pas possible que ce remède guérisse d'une manière nécessaire et comme fatale celui qui ne veut pas guérir, pas plus que celui qui n'écoute pas les divins enseignements. C'est ici du reste que nous devons le prendre beaucoup plus que dans les leçons qui résultent des événements humains. La parole de Dieu doit pour nous être plus digne de foi que les choses mêmes dont nous sommes les témoins. Aussi, de plus terribles châtements sont-ils réservés à ceux qui sont initiés à la connaissance de l'Écriture, du moment où ce puissant moyen de salut ne leur a été d'aucune utilité. Pour détourner d'eux un tel malheur, courage, faisons tous nos efforts pour les ramener au bien, et d'abord montrons-leur la cause de leur maladie.

2. Quelle est donc cette cause, à laquelle il faut attribuer un mal aussi grave ? C'est l'ardente et stérile curiosité qui les pousse à vouloir s'expliquer tout ce qui arrive, à scruter les voies incompréhensibles, ineffables de la divine Providence, à porter un regard indiscret et téméraire sur des secrets qui se cachent dans les profondeurs de l'infini. Et qui jamais fut plus sage que Paul ? Dites-moi, cet homme n'était-il pas un vase d'élection ? N'avait-il pas mérité que l'Esprit saint le comblât de ses grâces au delà de toute expression ? N'avait-il pas le Christ parlant par sa bouche ? N'était-il pas devenu participant des plus profonds mystères ? N'avait-

il pas entendu seul des paroles que nul autre homme ne pourrait répéter ? N'avait-il pas franchi le seuil du paradis et pénétré jusqu'au troisième ciel ? Ses courses apostoliques n'avaient-elles pas embrassé la terre et la mer ? N'avait-il pas implanté chez les barbares la céleste philosophie ? N'avait-il pas à sa disposition les multiples opérations de l'Esprit ? Ne dirigeait-il pas des cités et des nations entières ? Dieu n'avait-il pas remis en ses mains tout l'univers ? Eh bien, cet homme si grand et si privilégié, si rempli de sagesse et de puissance, cet homme tout spirituel et jouissant de tant de faveurs, quand il en vient à considérer la divine Providence, non certes dans toute son étendue, mais simplement sous un aspect, écoutez-le lui-même : comme il est frappé de stupeur, saisi de vertige, comme il recule aussitôt, avouant et proclamant son ignorance ! Lors donc qu'il considérait, non point de quelle manière Dieu gouverne les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, ou les autres puissances invisibles; ni même comment il préside aux mouvements du soleil, de la lune, du ciel, de la terre et de la mer, comment il pourvoit au genre humain en général, aux animaux privés de raison, aux plantes, aux semences, aux fleurs, à l'air, aux vents, aux sources, aux fleuves, à l'origine, à l'accroissement et au maintien de toutes les créatures; mais bien, bornant son attention à un seul acte de la Providence, lorsqu'il se demandait quelles étaient ses dispositions à l'égard des Juifs et des Gentils; car sur cette question seule il a fait tout un discours, pour expliquer la vocation de ceux-ci et le rejet de ceux-là, tout en sauvegardant les droits de la miséricorde dans le salut des uns et des autres : encore une fois, c'est lui-même qu'il faut entendre parler. On dirait que ce point unique ouvre devant lui un immense océan; et, comme il veut porter un regard sur ce profond abîme de la Providence, sa tête est comme frappée de vertige en face de ce mystère; plein d'admiration pour l'inénarrable et incompréhensible sagesse de Dieu, frappé de stupeur à la vue de l'infini, il se rejette en arrière en faisant entendre ces exclamations où la frayeur se mêle à l'enthousiasme : «Ô profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu !» (Rom 11,33)

Puis, montrant qu'il voit cette profondeur, mais qu'il ne saurait en mesurer l'étendue, il ajoute : «Que ses jugements sont insondables, que ses voies sont cachées !» Observez qu'il ne déclare pas les divins jugements seulement incompréhensibles, mais bien insondables, ce qui signifie que, loin de pouvoir les comprendre, on ne peut pas même tenter de les scruter, que loin de pénétrer jusqu'au fond, l'homme n'a pas même le premier mot du plan providentiel. Mais après que l'Apôtre a dit : «Que ses jugements sont insondables, que ses voies sont cachées;» après avoir été dominé par l'étonnement et la stupéfaction, le voilà qu'il termine son discours par une hymne de louanges en s'exprimant ainsi : «Qui a connu la pensée du Seigneur et qui lui a donné ses conseils ? Quel est celui dont il ait reçu quelque chose, de telle sorte qu'il en résulte une obligation pour lui ? Mais non; de lui, par lui, en lui sont tous les êtres; à lui gloire dans tous les siècles. Amen.» (Ibid., 34-36) Le sens de ces paroles, le voici : Il est la source, il est l'auteur de tous les biens; il n'a besoin d'aucun auxiliaire, il n'a besoin d'aucun conseiller; il n'attend pas d'un autre l'inspiration ou la pensée; les merveilles qu'il a conçues, il les accomplit; il est le principe, la cause, la source première de tous les biens; il est l'artisan du monde; il a tiré les êtres du néant, et puis il les gouverne et les conserve par sa volonté. Par cette expression : «De lui, par lui, en lui sont tous les êtres,» il nous fait comprendre qu'il est le créateur du monde entier, qu'il le tient sous son pouvoir et lui conserve l'existence. Ailleurs Paul, se souvenant des dons que Dieu nous a faits, s'écrie : «Grâces soient rendues à Dieu à cause de ses dons inénarrables.» (II Cor 9,15) Il déclare dans un autre endroit que la paix dont Dieu nous a gratifiés dépasse non seulement la puissance de notre parole, mais encore celle de notre pensée, lorsqu'il dit : «Que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment garde vos cœurs.» (Phil 4,7) Si la profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu est incommensurable, s'il n'est pas possible de scruter ses jugements et de sonder ses voies, si le don divin est au-dessus de toute expression, si la paix du Seigneur surpasse tout sentiment, non le mien seul, ou le vôtre, ou celui d'un autre homme, serait-ce Pierre ou Paul, mais celui des archanges et de toutes les vertus d'en-haut, quelle sera votre justification, je vous le demande, quel droit aurez-vous à l'indulgence, quand l'orgueil et la folie vous poussent à vouloir comprendre des choses incompréhensibles et connaître la raison de toutes les dispositions de la Providence ? Un apôtre dont la science était si grande, qui jouissait d'un tel crédit auprès de Dieu, dont l'âme était inondée de tant de grâces éminentes, Paul recule d'effroi; non seulement il ne croit pas pouvoir expliquer de tels mystères, en obtenir la pleine intelligence, mais il pense encore avec raison n'être pas en état d'en trouver le premier mot : à quel point n'êtes-vous donc pas à plaindre, combien n'êtes-vous donc pas cruellement insensé, vous qui vous engagez dans une route opposée à la sienne.

Là ne se borne pas son aveu; écrivant encore aux fidèles de Corinthe, touchant la science, et voulant leur faire voir combien est exigüe la mesure de science que nous possédons, alors même que nous avons beaucoup appris, il s'exprime en ces termes : «Celui qui s'imagine savoir quelque chose, ne sait pas même de quelle manière il faut apprendre.» (I Cor 8,2) Pour leur montrer de nouveau tout ce qui manque à notre science, pour leur bien persuader que la majeure partie nous est réservée du le siècle à venir et qu'il ne nous en a été donné qu'une faible étincelle, il ajoutait : «Notre science n'est que partielle, partielle est aussi notre prévoyance; mais quand viendra ce qui est parfait, ce qui n'est que partiel disparaîtra.» (I Cor 13,9-10) il ne s'arrête pas même là voulant en quelque sorte mettre sous leurs yeux la distance incalculable qui sépare la science présente de la science future, toute l'étendue d celle que nous devons acquérir, il a recours des comparaisons d'où jaillit la lumière : «Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant je comprenais comme un enfant, je raisonnai comme un enfant; mais, depuis que je suis homme, j'ai rejeté toutes ces choses de l'enfance. Nous voyons maintenant dans un miroir et en énigme; alors nous verrons face à face.» (Ibid. 11,12) Comprenez-vous combien la différence est grande ? C'est celle qui existe entre un petit enfant et l'homme parfait; entre la vision qui se produit à l'aide d'un miroir, seulement en énigme, une vision obscure, en un mot, et la claire vision, si bien représentée par cette expression : «Face à face.» Encore une fois, pour quoi donc cette démente et cette frénésie, de vous attacher avec tant d'audace à des objet qui vous sont interdits ? Pourquoi ne pas écouter cette sage leçon de Paul : «Mais toi-même ô homme, qui es-tu, pour oser entrer en lutter avec Dieu ? Est-ce que le vase d'argile demande à l'ouvrier ! Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?» (Rom 9,20) Voyez quelle obéissance il exige de nous quel silence ! Il n'entend pas, en parlant ainsi nous dépouiller du libre arbitre, loin de là, il veut seulement nous signifier que devant telle question il faut rester muet, comme l'argile elle-même qui se prête à tous les mouvements de l'ouvrier, et qu'on doit se garder de toute résistance et de toute curiosité. C'est en nous rappelant notre nature qu'il parle de l'argile et du potier. Et cependant la substance du potier ne diffère pas de celle de l'argile. Si donc l'obéissance est aussi grande quand la substance est la même, quel espoir de pardon peut avoir celui qui scrute avec tant de témérité, avec tant d'impudence, la conduite de son Créateur, alors qu'ils diffèrent si prodigieusement entre eux de substance, de science, sous tous les rapports possibles ? Songez, ô homme, à ce que vous êtes. C'est la réflexion qui vous est suggérée par ce mot : «Et toi, qui es-tu ?» N'es-tu pas un peu d'argile, de cendre et de poussière, de paille et de fumée, une herbe et la fleur de l'herbe ? Toutes ces images sont incessamment employées par les prophètes, quand ils s'efforcent de nous représenter la bassesse de notre nature. Et celui dont tu fais l'objet de ta curiosité est immuable, immortel, toujours le même, sans principe et sans fin, inaccessible à nos pensées, supérieur à toute intelligence, ineffable, incompréhensible, non pour moi seul ou pour toi, non pour les prophètes ou les apôtres, mais encore pour toutes les puissances des cieus, quoiqu'elles soient pures, invisibles, immatérielles, et qu'elles habitent à jamais un si sublime séjour.

3. Lors donc que vous voyez les séraphins voler autour du trône suprême, se couvrir la face de leurs ailes, cacher leurs pieds en même temps que leurs yeux, en poussant des cris d'admiration et de stupeur, ne vous imaginez pas qu'ils ont réellement des pieds ou des ailes; comprenez plutôt, par ces figures, l'inaccessible, l'invisible majesté de Celui qui est assis sur ce trône. Oui, pour eux comme pour vous, la majesté divine se voile et se retire dans ses propres splendeurs. Ce sont là des expressions accommodées à notre faiblesse : elles ne nous montrent pas Dieu tel qu'il est; car l'Etre infini n'est pas assis sur un trône, ni circonscrit par un lieu. Or, s'il n'était pas possible à ces purs esprits de le voir au milieu d'eux et dans cet appareil; puisque ce ne sont là que des métaphores appropriées à notre débile intelligence; si les rayons qui jaillissaient du sein de la Divinité les forçaient à se voiler les yeux; s'ils ne pouvaient que lui rendre hommage et le glorifier par leurs chants dans un saint tremblement de frayeur et de respect; est-ce que, vous désistant de votre folle entreprise, vous ne vous cacherez pas, vous ne rentrerez pas dans votre néant, à la pensée de scruter avec une téméraire curiosité les actes et les prévisions de cette divine puissance, que d'ineffables mystères et d'effrayantes obscurités cachent aux vertus célestes elles-mêmes ? En effet, Dieu n'est pleinement connu que du Fils et du saint Esprit; nul autre ne peut le connaître de la même manière; la première affirmation est de Jean l'évangéliste, la seconde est de l'apôtre Paul. Voici comment s'exprime le fils du tonnerre, le disciple spécialement cher au Christ et qu'on désignait sous ce titre, magnifique témoignage de sa vertu, celui dont la confiance allait jusqu'à lui faire incliner la tête sur la poitrine du Sauveur : «Personne n'a jamais vu Dieu;» la vision ici, c'est la connaissance, – «le Fils unique qui réside dans le sein du Père, nous l'a seul

révélé.» (Jn 1,18) C'est ce que le Christ nous enseignait par lui-même en parlant de la sorte au peuple juif : «Personne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui vient de Dieu; celui-là a vu le Père.» (Ibid., 6,46)

Le vase d'élection, à son tour, en étant venu à parler sur l'économie du plan divin, et voulant indiquer de quelle manière il avait appris tous les ineffables mystères qui lui avaient été révélés, s'exprime ainsi : «Nous prêchons la sagesse dans son mystère, laquelle était demeurée cachée, mais que Dieu avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire, et que nul des princes du siècle présent n'a connue. S'ils avaient eu cette connaissance, en effet, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire. C'est à son sujet qu'il est écrit : «L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,7-9) Comment donc les avons-nous connues, ô Paul ? Qui nous a révélé et manifesté ce qui n'avait jamais frappé ni l'œil, ni l'oreille, ni le cœur de l'homme ? Dites, qui nous a donné cette sublime connaissance ? «C'est Dieu qui nous l'a révélée par son Esprit.» (Ibid., 10) Après cela, de peur qu'on eût la pensée que ce qui constituait cette révélation, constituât aussi toute la connaissance de l'Esprit et qu'il ne possédât pas toute science, l'Apôtre poursuit : «L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu. Qui connaît donc ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui-même ? C'est ainsi que nul ne connaît Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu.» (I Cor 2,11) Voici le sens de ces paroles : De même que l'homme connaît tout ce qui le concerne, ce qu'il veut, ce qu'il pense, tout sans exception; de même le saint Esprit connaît parfaitement tout ce que renferme l'inénarrable science de Dieu, Lors donc que l'Apôtre dit : «Nul ne connaît Dieu si ce n'est l'Esprit de Dieu,» il exclut de cette parfaite connaissance, non les hommes seulement, mais encore toutes les créatures supérieures. De là cette leçon qui nous est donnée par un sage : «Ne recherchez pas les choses trop difficiles pour vous, ne scrutez pas ce qui dépasse votre intelligence; méditez sur les préceptes qui vous sont imposés; car bien des choses vous ont été montrées qui sont au-dessus de l'esprit humain.» (Ec 3,22-25) C'est comme s'il disait : Les choses que vous connaissez, vous ne les avez pas même apprises par vos propres ressources, votre nature ne suffisait pas à l'acquisition de cette connaissance, c'est du ciel qu'elle vous est venue; les objets qu'elle embrasse sont trop élevés et trop nombreux pour que vous ayez pu les saisir par votre pensée. Pourquoi donc vous efforcez-vous d'arriver par vous-même à de plus grandes profondeurs, quand la plupart des objets qui vous sont connus dépassent votre portée, quand la connaissance vous en est donnée par Dieu ? Voilà ce que Paul déclarait aussi dans ce passage : «Qu'avez-vous que vous ne l'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ?» (I Cor 4,7) Renoncez donc enfin, à cette pénible lutte, et soumettez-vous à ce conseil si sage : «Ne dites pas : Qu'est ceci ? à quoi bon cela ? car toutes les choses ont été créées pour votre usage.» (Ec 39,21)

4. Aussi, lorsque toute créature eut été produite, chacune avec sa propre beauté, lorsque cette œuvre si profondément harmonieuse, si digne d'admiration, si frappante et si belle, fut là sous les yeux du Créateur, voyez comment il condamne d'avance les accusations insensées et les cris de fureur qu'il prévoit devoir s'élever contre l'œuvre de ses mains, comment il prévient tout écart de ce genre, toute fausse interprétation, tout jugement inique, imposant par un seul mot à toute langue impudente le frein de sa loi : «Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes.» (Gen 1,31) Parmi ces choses qui se déroulaient à ses regards, à côté de la lumière se trouvaient les ténèbres, les épines à côté des fruits, les arbres sauvages à côté des arbres agréables et familiers; tout n'était pas plaine, il y avait aussi les montagnes, les collines et les vallées; en même temps que des hommes existaient des reptiles venimeux; avec les poissons ordinaires nageaient les grands cétacés; il n'y avait pas que les mers d'un abord facile, il y avait aussi les mers qu'on ne saurait aborder; non seulement le soleil, la lune et les étoiles, mais encore les éclats de la foudre et les tourbillons de feu; non seulement les vents favorables, mais encore les souffles orageux; non seulement les colombes et les oiseaux au doux ramage, mais encore les faucons, les milans et les vautours, et tous les carnivores; non seulement les brebis et les bœufs, mais encore les loups, les léopards et les lions; avec les cerfs, les lièvres et les daims, se trouvaient les scorpions et les vipères; les plantes vénéneuses croissaient en même temps que les herbes salutaires. Or, voilà ce qui devait être pour beaucoup un sujet de scandale, une source d'hérésies. C'est aussi pour cela que, la création étant à peine terminée, lorsque chaque créature vient de revêtir son éclat spécial, que le Créateur nous est montré louant cette œuvre récente, et dans chaque partie, et dans l'ensemble : connaissant alors le Jugement qu'il en a porté, personne n'osera plus sans doute, quelque téméraire, quelque impudent qu'on soit,

scruter inconsidérément ce magnifique spectacle. C'est pour cela qu'après avoir rapporté la création de la lumière, le livre saint ajoute : «Et Dieu vit que la lumière était bonne;» (Ibid., 4) ce qui est dit de chaque œuvre en particulier. Mais, comme cette répétition surchargerait le discours, redisons ce qui est dit de toutes les œuvres ensemble : «Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes.» (Ibid., 31)

Ce n'est pas que Dieu n'ait connu, la bonté de ses œuvres qu'après les avoir accomplies; loin de nous une telle pensée. Si l'homme lui-même n'attend pas que son travail soit terminé pour savoir qu'il sera bon, à plus forte raison doit-il en être ainsi de cette sagesse souveraine qui a tout fait par un acte simple de sa volonté. Jamais elle n'aurait rien produit sans une connaissance préalable. Pourquoi donc de semblables expressions ? C'est pour que, le prophète vous ayant montré Dieu louant ses propres œuvres à mesure qu'il les voyait dans leur réalité, vous ne vous livriez pas à d'inutiles recherches touchant leur beauté, et que vous ne disiez pas : En quoi donc sont-elles belles ? En effet, un jugement prononcé par leur auteur lui-même a quelque chose de plus éclatant que le spectacle qu'elles offrent. C'est encore pour cela qu'il s'est exprimé d'une manière si simple. Lorsque quelqu'un veut acheter des remèdes, n'étant pas lui-même en état de les juger, il demande qu'ils soient auparavant présentés au médecin, et 'puis il n'exige pas d'autre preuve de leur vertu; une fois qu'il sait à n'en pas douter que celui-ci les approuve et les loue après les avoir examinés, il s'en rapporte au jugement de celui qui les a faits. C'est ainsi que Moïse, voulant couper court à toute indiscrete curiosité de la part de ceux qui devaient jouir de la création, leur apprend solennellement que Dieu l'a louée sous tous les aspects et dans chaque partie, qu'il l'a jugée bonne, plus que cela, parfaitement bonne. Imposez donc silence à votre esprit, ne donnez pas carrière à votre curiosité, puisque vous avez par-devers vous un tel témoignage. Après cela, si vous ne vous en tenez pas à cette parole, si vous vous obstinez à scruter les œuvres divines, à vous lancer seul dans cette mer si vaste, si profonde et si féconde en tempêtes, vous n'aurez rien de plus, si ce n'est un terrible naufrage. Jamais vous ne pourrez découvrir la raison complète des œuvres de Dieu; vous en viendrez même à blâmer plusieurs de celles qui maintenant vous paraissent bonnes, du moment où vous y porterez une intelligence dépravée. L'esprit de l'homme est tellement faible que le plus souvent il tombe dans des opinions contraires et diamétralement opposées sur ce qui constitue le monde.

Les enfants de la Grèce, dépassant toute mesure dans leur admiration, ont divinisé la nature. Les manichéens et d'autres hérétiques n'ont pas même cru qu'elle fût l'œuvre d'un Dieu bon; quelques-uns, établissant une distinction violente, en ont attribué une partie à je ne sais quelles forces spontanées de la matière, la déclarant indigne de la sagesse de Dieu. C'est ainsi qu'il arrive, comme je l'ai déjà dit, qu'une intelligence dévoyée, cédant à de faux raisonnements, jette l'anathème à des choses qu'elle avait admirées jusque-là. Que connaissez-vous de plus beau que le soleil ? Et cependant cet astre si puissant et si doux blesse des yeux malades; de plus, quand il lance de trop brillants rayons, il dessèche la terre, en consume les habitants, fait périr les moissons, rend les arbres stériles, fait qu'une partie du monde devient un séjour impossible pour nous. Et bien, je vous le demande, réproverons-nous pour cela le soleil ? Non certes; c'est notre aveugle raison que nous mettrons de côté, et, chassant de vains fantômes, nous nous attacherons à la pierre qui ne s'ébranle pas, à cette parole inspirée : «Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient parfaitement bonnes.» (Gen 1,31) Celles dont je viens de parler sont parfaitement bonnes aussi, merveilleusement utiles. Il faut donc, je le répète, recourir sans cesse à cette parole, et dire avec l'auteur sacré : Voilà que tout ce que Dieu a fait est parfaitement bon. – Mais s'abandonner aux délices, aux ris, à la volupté, est-ce donc une chose bonne ? – Ecoutez Salomon, qui avait essayé de tous les plaisirs; il dit : «Mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à la maison du banquet.» (Ec 7,3) – Et la nuit n'est-elle pas une chose mauvaise ? car il faut bien s'emparer des expressions de nos adversaires. – Loin de là; elle suspend nos travaux, éloigne nos sollicitudes, adoucit nos maladies, dissipe nos frayeurs et nos dangers; elle rajeunit en quelque sorte le corps, ravive l'âme, repose et rétablit nos membres fatigués. – Mais la maladie du moins est un mal ? – Et d'où sont venues les couronnes de Lazare ? – Et la pauvreté ? – D'où serait donc sortie la gloire de Job ? – Et les tribulations se succédant incessamment les unes aux autres ? – D'où vient donc l'immortel éclat dont brillent les apôtres ? Quelle est d'ailleurs la voie qui conduit à la vie ? N'est-ce pas la voie étroite et semée de difficultés ? Ne dites donc plus : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? Quand il s'agit des dispositions de la Providence ou des œuvres de Dieu, le silence que l'argile garde sous la main du potier, gardez-le vis-à-vis de votre Créateur, ô homme.

5. Eh quoi, me dira-t-on, ne voulez-vous pas que je sache et que je voie une manière claire que la divine Providence s'étend à tout ? – Bien certainement je le veux, je le désire même beaucoup; mais non que vous sondiez imprudemment cette Providence et que vous vous perdiez en vains efforts. Si déjà vous avez la connaissance et la foi, ne cherchez plus; si vous doutez encore, interrogez la terre et le ciel, le soleil et la lune, interrogez les diverses races des animaux, les germes, les plantes, les poissons dans leur silence, les rochers, les montagnes, les bois, les collines, la nuit, le jour. Plus éclatante que le soleil dans toute la splendeur de ses rayons, vous apparaît la divine providence, toujours et partout, dans les solitudes et les lieux habités, sur la terre et dans la mer; en quelque endroit que vous alliez, vous rencontrerez des témoignages lumineux et frappants, anciens et nouveaux, de cette providence; de toute part s'élèveront des voix plus expressives encore que cette voix qui parle; elles instruisent quiconque veut prêter une oreille attentive. C'est pour démontrer la supériorité de ces voix que le prophète dit : «Il n'y a pas de langues ni d'idiomes dans lesquels leurs voix ne soient pas entendues.» (Ps 18,4) La nôtre est comprise de ceux qui parlent la même langue que nous, ceux qui parlent une autre langue ne nous entendent pas; mais la voix de la création est entendue de toutes les races qui peuplent l'univers.

6. Pour une intelligence droite, il n'est pas besoin du témoignage des créatures, celui de Dieu lui suffit déjà, pour lui révéler non seulement l'action de la Providence, mais encore la grandeur de son amour envers nous. Dieu ne veille pas sur nous d'une manière quelconque, c'est avec un amour infatigable, ardent, immense, amour exempt de passion sans doute, mais qui n'en est ni moins brûlant ni moins intense, ni moins sincère ni moins fort, amour que rien ne saurait rompre, dont rien ne peut triompher. Pour mettre cela sous nos yeux, la divine Ecriture emprunte des termes de comparaison aux choses humaines et nous rappelle de nombreux exemples de dévouement, de prévoyance et de sollicitude. Elle ne veut pas même que nous nous arrêtions là; notre pensée doit s'élever au-dessus du fait qui nous est proposé. Les faits ne suffisent pas à nous manifester l'amour divin; ils doivent simplement donner l'éveil à notre intelligence, comme le moyen le plus propre à l'éclairer. Je prends un exemple : s'adressant à ceux qui pleuraient et gémissaient en faisant entendre cette plainte : «Le Seigneur nous a délaissés, le Dieu d'Israël ne se souvient plus de nous,» le Prophète disait : «Une femme peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles ?» (Is 49,14-15) Ce qui signifie : De même qu'une mère ne saurait oublier ses enfants, de même Dieu n'oublie pas le genre humain. Or, pour vous bien faire comprendre que par cette comparaison le prophète n'entend pas donner pour mesure à l'amour divin celui d'une mère pour ses enfants, mais qu'il a voulu seulement prendre pour terme de comparaison l'amour le plus ardent qui nous soit connu, sans prétendre l'égaliser à celui de Dieu pour l'homme, il ajoute aussitôt : «Et quand bien même une mère se rendrait coupable d'un tel oubli, pour moi je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur.» Voyez-vous comme nous sommes déjà loin de l'amour maternel ? La même pensée se retrouve au fond dans cette expression d'un autre prophète : «Comme un père est plein de tendresse pour ses enfants, Dieu l'est aussi pour ceux qui le craignent.» (Ps 102,13) L'image de cet amour paternel reparait encore dans le même prophète, parce qu'il savait la supériorité de cette affection sur toute autre. Le Maître des prophètes et de l'univers nous montre lui-même que sa bonté dépasse une telle mesure d'une manière incomparable, que son amour l'emporte sur ces amours créés, autant que la lumière sur les ténèbres, le bien sur le mal; écoutez plutôt ce qu'il dit : «Quel est celui d'entre vous qui, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre; un serpent au lieu d'un poisson ? Si vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner à vos enfants les biens que vous avez reçus, à plus forte raison, votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il ses biens à ceux qui les lui demandent.» (Mt 7,9-11) C'est là nous dire clairement que la sublime bonté de Dieu l'emporte sur la tendresse paternelle autant que la vertu l'emporte sur le vice.

Si j'ai placé sous vos yeux ces exemples, c'est pour que, lorsqu'il m'arrivera d'emprunter d'autres comparaisons, vous ne renfermiez pas votre pensée dans l'expression littérale employée par les prophètes. Vous devrez alors, appliquant cette règle, franchir les bornes du discours et vous élever à la notion pure de l'infinie bonté. Du reste, Dieu ne s'en tient pas lui-même aux images tirées de la nature; il en emploie d'autres de beaucoup supérieures à celles-là. C'est le propre de celui qui aime : il a recours à tous les moyens pour manifester ses sentiments à l'objet aimé. Dieu fait la même chose : il va prendre ses comparaisons par delà l'espace et le temps, non, encore une fois, pour vous donner une mesure exacte de son amour, mais bien parce que de telles images sont supérieures à toutes les autres sans laisser de nous être connues. Voici comment il s'exprime par la bouche de David : «Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant la miséricorde du Seigneur

est grande à l'égard de ceux qui le craignent;» (Ps 102,11) puis il ajoute : «Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il a éloigné de nous nos iniquités.» (Ibid., 12) Il dit par Isaïe : «Mes pensées ne sont pas comme vos pensées, ni mes voies comme vos voies; la distance qui sépare le ciel de la terre, existe entre mes voies et vos voies, mes pensées et vos pensées.» (Is 55,8-9) Cela fait suite à ce qu'il venait de dire touchant la rémission des péchés : «Je vous pardonnerai pleinement toutes vos iniquités.» (Ibid., 7) C'est pour expliquer cette plénitude du pardon qu'il emploie cet exemple. Il ne se contente pas de cet enseignement; il descend ailleurs à une comparaison tout autrement simple; c'est dans le prophète Osée : «Que ferai-je pour toi, Ephraïm ? Que ferai-je pour toi, Juda ? Je te traiterai comme Adama et comme Séboïm. Mon cœur s'est retourné sur lui-même, mon repentir a été troublé.» (Os 11,8) Ce qui veut dire qu'il n'a pas même pu supporter une parole de menace. Il emploie sans doute un langage humain; mais ce n'est pas pour que vous y supposiez quelque chose de l'homme, non, c'est pour que la simplicité de ce langage vous manifeste une charité digne de Dieu, sincère, indissoluble.

Quand on aime quelqu'un jusqu'à la folie, on ne voudrait pas le blesser même par une parole; Dieu semble éprouver ici le même sentiment. Je n'ai fait que parler, je l'ai blessé par ma parole; «mon cœur s'est retourné sur lui-même.» Il ne craint pas de recourir à des comparaisons indignes de sa gloire, mais propres à rendre son amour, ce qui est la preuve la plus certaine de cet amour même. Il n'en a pas dit assez, à son gré; il va plus loin et se sert d'une image encore plus grossière : «Comme l'époux se réjouit en son épouse, ainsi le Seigneur se réjouira en toi.» (Is 62,5) C'est que, au début, les affections sont plus vives et plus enflammées. Vous ne devez pas, je le répète, voir quelque chose d'humain dans ces paroles; elles expriment seulement la sincérité, la véhémence et l'ardeur de la charité divine. Après avoir dit qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un époux et plus qu'un époux, que son amour est au-dessus de ces amours terrestres autant que le ciel est au-dessus de la terre, et même plus que cela, autant que l'orient est éloigné de l'occident, et plus encore, Dieu ne se borne pas à ces comparaisons; il va plus loin, ou plutôt il descend plus bas. Lorsque le prophète Jonas, après sa fuite et la réconciliation des Ninivites avec Dieu, était hors de lui-même de ce que ses prédictions étaient demeurées sans effet, souffrant en cela une douleur vraiment humaine et se trouvant accablé de tristesse, le Seigneur ordonna au soleil d'envoyer au monde de plus brûlants rayons, mais en ordonnant à la terre de faire instantanément un abri de verdure pour le prophète; l'ayant ainsi merveilleusement délaissé et réjoui, il l'attriste une seconde fois en lui retirant cette tente naturelle. Or, à la vue de ce bonheur et de cet abatement alternatifs, écoutez ce qu'il lui dit : «Tu voudrais conserver une plante pour laquelle tu n'as rien fait et que tu n'as pas nourrie; et moi, je n'épargnerai pas cette grande ville de Ninive qui renferme plus de cent-vingt mille enfants ne sachant pas distinguer leur main droite de leur main gauche ?» (Jon 4,10-11) Voici ce qu'il faut entendre par là : L'ombre dont cette plante te couvrait ne te causait pas autant de plaisir que m'en cause le salut de Ninive; ni la destruction de cette plante ne te fait autant de peine que m'en ferait la destruction de cette ville. C'est donc contrairement à ma pensée que ses habitants auraient péri. – Voyez-vous encore ici de combien l'image est dépassée ? Dieu ne se borne pas à dire : «Tu voudrais conserver une plante;» il ajoute aussitôt : «Pour laquelle tu n'as rien fait, que tu n'as pas nourrie.» Comme les agriculteurs aiment surtout les plantes pour lesquelles ils ont le plus travaillé, c'est pour montrer qu'il éprouve le même amour pour les hommes, qu'il ajoute cela. – Si tu défends avec cette ardeur le travail d'un autre, semble-t-il dire, combien ne dois-je pas défendre le mien, celui dont je suis l'artisan ? Ensuite il atténue les torts des Ninivites, quand il dit qu'ils ne savent pas distinguer leur main droite de la main gauche; il veut par là nous faire entendre qu'ils ont péché par ignorance plutôt que par malice; et cela résulte aussi de l'effet obtenu par leur pénitence.

Dans un autre endroit, faisant des reproches à des hommes qui gémissaient comme s'ils eussent été délaissés, il s'exprime en ces termes : «Eveillez mon attention sur mes propres enfants, excitez ma sollicitude pour les œuvres de mes mains.» (Is 45,11) C'est comme s'il disait : Qui donc exhorte un père à prendre soin de son fils et l'avertit d'un tel devoir, ou bien un artiste à ne pas laisser périr l'œuvre qu'il a créée ? Quoi ! la voix de la nature ou l'inspiration de l'art parle assez haut dans le cœur des hommes pour qu'on ne puisse pas douter de leur sollicitude; et vous croyez qu'on a besoin de me presser pour que je protège mes enfants et mes œuvres ? – Il disait cela, non pour qu'on ne le priât plus, mais pour qu'on sût bien qu'avant toute prière Dieu fait ce que lui suggère sa bonté; il veut néanmoins qu'on l'implore, parce qu'il en résulte un grand bien pour ceux qui s'adressent à lui. De ces exemples rejaillit donc sur la divine Providence une pure et vive clarté, une lumière

plus éclatante que celle du soleil. Pesez ce qui a été dit : il a mis sous nos yeux un père, une mère, un époux, une épouse, la distance qui sépare la terre du ciel, l'orient de l'occident, l'agriculteur qui s'applique au soin des plantes, un architecte, un artisan, un cœur embrasé d'amour et qui s'alarme, si, par une seule parole, il a pu blesser l'objet aimé; puis il nous enseigne que sa bonté s'élève autant au-dessus de ces termes de comparaison que la vertu s'élève au-dessus de la perversité.

7. Cela suffit certes, je l'ai déjà dit, aux intelligences droites; mais comme il y a des hommes tout à fait terrestres, indociles, obstinés, adonnés à la chair, allons et faisons briller, dans la mesure de notre pouvoir, la divine Providence par ses œuvres elles-mêmes. L'embrasser dans toute son étendue, en présenter même le plus léger aspect, n'est pas chose facile; tant elle est immense, infinie, tant elle resplendit dans les petites comme dans les grandes choses, dans celles que nous voyons et dans celles que nous ne voyons pas. Tirons nos preuves des choses qui tombent sous nos yeux. Ce monde où règne une si merveilleuse harmonie, Dieu ne l'a pas créé pour un autre que pour vous; pour vous seul il a fait ces créatures si belles et si grandes, si multiples et si précieuses, qui, dès le commencement et toujours, vous sont d'une si complète utilité, soit pour l'alimentation et le soutien du corps, soit pour l'instruction de l'âme, et pour vous tracer la voie qui conduit à la connaissance de Dieu. Les anges n'en avaient pas besoin, et la raison en est bien simple : ils existaient avant cette création matérielle. Qu'ils soient réellement de beaucoup antérieurs, c'est Dieu lui-même qui l'affirme en s'adressant à Job : «Quand les astres parurent, tous les anges me louaient et me chantaient d'une voix puissante.» (Job 38,7) C'est qu'ils étaient saisis d'admiration devant la multitude, la beauté, l'ordre, l'utilité, la diversité, l'agrément, la splendeur, l'harmonie, toutes les perfections du monde, qu'ils découvrent beaucoup mieux que nous. Les astres ne sont pas les seuls ornements du ciel; ce qui l'embellit surtout pour nous, c'est le soleil et la lune qui se partagent le cours du temps, afin de mieux procurer le repos, le bonheur et la joie de la vie humaine. Quoi de plus beau que le ciel, illuminé tantôt par le soleil et tantôt par la lune, parfois aussi lançant sur nous autant de regards qu'il y a d'astres scintillants répandus à sa surface, et donnant aux voyageurs comme aux matelots le moyen de se diriger dans leur course ? Celui qui sillonne la mer et qui s'assoit auprès du gouvernail, alors même qu'il se voit assailli par les violentes attaques des ondes et des vents pendant une nuit sans lune, s'en l'apporte encore avec confiance à de tels guides : L'astre est bien haut cependant, et l'homme est bien bas; n'importe, le premier conduit le second comme par la main, comme s'il veillait sans cesse à son côté; il ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait introduit dans le port. Ce n'est pas qu'il lui parle, c'est par le regard seul qu'il lui montre le chemin et qu'il lui donne le pouvoir de parcourir avec sécurité la vaste étendue des mers; il lui désigne même le temps où le navire ne doit pas quitter le rivage, et celui où l'on peut naviguer avec confiance, de telle sorte que, malgré son ignorance de l'avenir, l'homme puisse encore se prémunir contre la tempête et se dérober au naufrage. Les étoiles ne se bornent pas à nous fournir des indications sur la mesure des années entières ou les changements considérables de temps; elles marquent avec la plus grande exactitude l'heure et la marche de la nuit : il nous suffit de les regarder pour savoir quelle est la partie de la nuit qui s'est écoulée et ce qui nous en reste encore. Elles font plus en faveur de ceux qui voyagent sur terre ou sur mer, en les empêchant de partir par une nuit dangereuse, ou de rester par une nuit favorable.

Les phases de la lune, observées avec soin, donnent d'aussi précieuses indications que les étoiles. Comme le soleil règle les heures du jour, la lune préside à celles de la nuit; elle offre bien d'autres avantages, elle adoucit et tempère la nature de l'air, elle produit la rosée pour développer tous les germes. Mais il serait impossible d'énumérer tous les genres de bien qu'elle fait à l'homme, dans cette place qu'elle occupe avec une si douce majesté, entre le chœur des étoiles et l'éclat triomphant du soleil, inférieure à celui-ci, mais de beaucoup supérieure à celles-là. De cette variété naît pour les spectateurs un grand plaisir, tout comme il en résulte de précieux avantages, pour la division du temps, les limites des saisons, à la condition toutefois que vous tiendrez fidèlement compte de la grandeur ou de la petitesse des astres, de leur position dans le ciel, de leurs aspects sans nombre; rien ne nous est indifférent, ni leur plus ou moins d'éclat, ni le moment auquel ils se montrent ou disparaissent. Cette prodigieuse variété est l'œuvre de la sagesse infinie, si féconde dans ses ressources, qui veut ainsi nous donner une preuve de sa puissance miraculeuse, et pourvoir par les choses visibles à tous nos besoins, sans négliger même ce qui pouvait nous être agréable. Quoi de plus agréable, en effet, que ce ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, tantôt comme un voile resplendissant de blancheur et de pureté, tantôt comme une prairie parsemée de toute espèce de fleurs, déployant autour de nous sa rayonnante couronne ? Il n'est pas même aussi doux de

reposer ses yeux sur une riche prairie pendant le jour, que de contempler la nuit ce ciel embelli par ses innombrables étoiles, comme par autant de fleurs, mais de fleurs qui ne se flétrissent pas et dont la beauté n'a jamais subi la plus légère atteinte. Quoi de plus agréable encore que ce même ciel, lorsque, la nuit venant de disparaître et le soleil ne lançant pas encore ses rayons, il se revêt des vapeurs lumineuses de l'aurore comme d'un voile de safran ? Quel plus beau spectacle que celui du soleil lui-même, paraissant à l'orient, et dans un instant illuminant de ses puissants rayons la terre et la mer entières, les montagnes, les collines et les forêts, toute la vaste étendue du ciel ? Ne dirait-on pas qu'il enlève il la nature les sombres voiles de la nuit, pour la mettre à découvert sous nos yeux éblouis ? Qui pourrait assez admirer sa course si régulière, son immuable constance à nous servir depuis tant de siècles, son inaltérable beauté, sa lumière indéfectible, sa splendeur et sa pureté, qui, se mêlant à tant de corps, n'en reçoit pas la moindre souillure ? Ajoutez à cela la merveilleuse action qu'il exerce sur tous les germes de la création, sur les plantes, sur le corps des hommes, des quadrupèdes, des poissons et des oiseaux, sur les pierres elles-mêmes, sur la nature morte comme sur la nature vivante, sur la terre, l'air et la mer, en un mot, sur tout ce que notre œil embrasse ? Tout a besoin, tout jouit de sa bienfaisante influence, tout en est rendu meilleur, non les corps ou les plantes seulement, mais encore les eaux, les lacs, les sources, les fleuves; la nature elle-même de l'air en devient plus subtile, plus transparente, plus vivifiante. C'est pour cela que le poète des psaumes, voulant rendre d'un mot la beauté de cet astre, sa splendeur immortelle, cette vigueur féconde qui fleurit toujours et ne se fane jamais, l'éclat dont il est environné, l'infatigable ministère qu'il remplit, s'écriait : «C'est dans le soleil qu'il a mis son tabernacle.» (Ps 18,6) Par cette expression il faut entendre aussi les cieus, puisque c'est là le vrai tabernacle du Seigneur. «Et lui-même, comme un époux qui sort de la chambre nuptiale.» Voici maintenant pour la promptitude avec laquelle il accomplit son ministère : «Il s'est élancé comme un géant pour fournir sa course.» On voit ensuite comment seul il suffit à tout l'univers : «De l'extrémité du ciel est son point de départ, et son terme d'arrivée est l'extrémité du ciel.» Enfin, tous ont part aux bienfaits qu'il répand : «Il n'est pas un être qui se dérobe à sa chaleur.» (Ibid., 7)

Il me serait facile, si je ne craignais de vous fatiguer, de puiser à d'autres sources des arguments en faveur de la Providence : nous les trouverions dans les nuages, dans les saisons, dans les mouvements célestes, les vents, la mer et les divers genres de poissons, la terre avec les quadrupèdes et les reptiles qui la peuplent, les oiseaux qui parcourent l'air, et ceux qui ne quittent pas la terre, les amphibiens qu'on rencontre dans les eaux stagnantes ou courantes, les contrées habitées et celles qui ne sauraient l'être, tous les germes qui se développent, les arbres, les plantes, celles qui poussent dans les déserts aussi bien que celles des terres cultivées, celles des vallées et des montagnes aussi bien que celles des plaines, que la nature seule les produise ou qu'elles soient dues au travail de l'homme; les animaux domestiques et les bêtes fauves, avec leurs caractères divers et leurs différentes grandeurs, les oiseaux qui paraissent pendant l'hiver et ceux qu'on ne voit que pendant l'été ou l'automne, outre ce qui regarde les quadrupèdes, les poissons, les germes et les plantes. De semblables preuves nous seraient encore fournies par les phénomènes de la nuit et du jour, les pluies, la mesure du temps, la mort comme la vie, le pénible labeur qui nous est échu, nos tristesses comme nos plaisirs, nos aliments et nos boissons, nos institutions et nos arts, le bois et la pierre, les montagnes riches en minéraux, les mers navigables et celles qui ne le sont pas, les îles, les rades et les ports, ce qui se montre au-dessus des eaux et ce qu'elles cachent dans leur sein, la nature des éléments, les choses qui pour nous constituent le monde, la succession des saisons, les inégalités du jour et de la nuit, la maladie et la santé, la structure de notre corps et les facultés de notre âme, la science et la sagesse dont ces choses sont la source pour le genre humain, les précieux avantages, enfin, qui résultent de tous ces ordres d'êtres, quels qu'ils soient, sans en excepter les plus petits et les plus vils. Quoi de plus petit et de plus laid qu'une abeille ? Quoi de plus vil que les fourmis et les cigales ? Ces insectes cependant ont une voix éclatante qui proclame la providence, la puissance et la sagesse de Dieu. De là vient que le prophète royal, dont l'âme avait reçu l'Esprit saint avec tant d'abondance, passant à travers les œuvres de la création et n'en ayant encore signalé qu'un petit nombre, pousse on cri d'étonnement et fait entendre cette admirable parole : «Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur ! Vous avez tout fait avec une merveilleuse sagesse.» (Ps 103,24) Et tout cela pour vous, ô homme.

C'est encore pour vous, – car il faut bien que le discours revienne à son principe, – que les vents ont été faits : ils ont pour mission de rafraîchir les corps fatigués, de purifier les souillures qui proviennent de la boue, de la fumée, de toute impure exhalaison, de mitiger les

ardeurs du soleil, et de rendre plus légère la chaleur de l'été, de nourrir les semences et d'activer la végétation; ils secondent les efforts des navigateurs et les travaux des laboureurs, là, donnant aux vaisseaux la rapidité de la flèche et ménageant les forces de l'homme, ici, vous aidant à purger le grain dans l'aire, et n'exigeant de vous qu'un faible concours pour en séparer la paille; ils vous rendent l'air plus doux et plus léger, tout en ravivant les plantes; ils agitent les feuilles des arbres pour vous procurer un sommeil qui coule dans vos veines plus suave que le miel durant les jours du printemps ou de l'été; l'agitation qu'ils impriment aux arbres, ils l'impriment également à la surface de la mer et des fleuves, et tout en se jouant dans les flots, ils vous donnent le plus agréable spectacle, dont le plaisir s'ajoute au bien réel qu'ils vous font. Les eaux leur doivent aussi leur salubrité; ils empêchent de se corrompre celles qui sont toujours stagnantes, et, les tenant sans cesse en haleine, ils les vivifient et les rendent propres à nourrir les animaux qui nagent dans leur sein.

Si vous voulez maintenant considérer la nuit, vous y verrez briller avec non moins d'éclat la providence de celui qui l'a faite. Elle ranime votre corps brisé par la fatigue, en faisant succéder le repos aux pénibles labeurs du jour, elle retrempe vos membres abattus et leur donne une vigueur nouvelle. Ses bienfaits ne se bornent pas là : elle soulage votre âme elle-même des chagrins et des soucis que le jour lui prodigue; souvent elle éteint les feux de la fièvre, substitue le sommeil à des remèdes impuissants, et, venant en aide à l'art incertain des médecins, le remet dans la voie et le conduit en quelque sorte au port, après l'avoir affranchi de mille peines. Telle est l'utilité de la nuit, si précieux en sont les avantages, que le jour lui-même est souvent perdu pour ceux à qui elle a refusé le repos. Supposez qu'on être animé soit privé du calme et du relâche de la nuit, de ce repos bienfaisant qui délasse l'âme et le corps, en leur redonnant la force d'aborder les travaux du jour avec un entrain joyeux; et vous verrez que cet être là tombera dans l'inaction et l'inutilité. Qu'on ajoute les nuits aux jours sans dormir, soit pour travailler, soit même sans occupation; que cela se prolonge un peu, et l'on ne tardera pas à mourir, et l'on ne retirera aucun gain de son travail, parce que les forces seront complètement épuisées.

Si nous voulions examiner en détail ou même parcourir rapidement les diverses classes de poissons celles qui vivent dans les lacs ou les eaux courantes dans les mers fréquentées et celles qui ne le sont pas; si nous voulions considérer les innombrables espèces d'oiseaux, celles qui volent dans l'air, celles qui ne quittent pas la terre et celles qui se tiennent indifféremment sur la terre ou dans l'eau, la race si nombreuse des amphibiens, les oiseaux qui vivent dans les champs, ceux dont les mœurs sont douces et susceptibles d'éducation, ceux qui demeurent toujours complètement sauvages, la beauté de chacun, son plumage, l'harmonie de son chant, les traits qui les distinguent, soit dans ce chant même, soit dans leur manière de se nourrir, de se loger, de vivre, l'usage dont ils sont pour nous, les services que nous pouvons en tirer, leur grandeur ou leur petitesse, la manière dont ils élèvent leurs petits, l'organisation tout entière de cette immense république; si, après avoir fait la même chose pour les poissons, nous portions notre étude sur les plantes qui naissent dans les diverses contrées de l'univers, si nous en considérions les fruits, l'utilité, le parfum, la forme, la grâce, le port, les feuilles, la couleur, le degré d'élévation, les emplois utiles, les différences d'écorce, de tronc et de rameaux, les prairies et les jardins, si nous passions ensuite aux divers arômes, aux contrées qui les produisent, aux procédés par lesquels on les cultive, aux soins qu'ils exigent, à l'utilité dont ils sont dans nos maladies; après cette étude, si nous portions encore nos pas vers les montagnes qui renferment des métaux et dont le nombre est si considérable; si nous voulions enfin scruter la nature sous tant d'autres rapports possibles, quel discours pourrait suffire à ce sujet ? Quel temps ne faudrait-il pas pour acquérir de telles connaissances ? Et toutes ces choses, je le répète, sont pour vous, ô hommes : pour vous les arts et les institutions, les villes et les bourgades, pour vous le sommeil et la mort elle-même; pour vous la vie et les accroissements qu'elle reçoit, toutes les œuvres de la nature; pour vous ce monde présent et pour vous encore un monde meilleur. Qu'il y ait réellement un monde meilleur et que ce monde soit pour vous, vous le voyez dans ces paroles de l'Apôtre : «La création elle-même sera délivrée de l'esclavage de la corruption.» (Rom 8,21) Ce qui veut dire que la création ne sera plus sujette à se corrompre. Et pour vous montrer que c'est pour vous qu'elle sera revêtue d'une telle dignité, Paul ajoute : «Pour la glorieuse liberté des enfants de Dieu !»

Si je ne craignais pas d'être trop long et d'étendre ce discours outre mesure, je développerais à vos yeux la philosophie de la mort, et c'est là surtout que je vous montrerais la sagesse et la providence de Dieu; j'aurais beaucoup à dire sur la pourriture, la décomposition, les vers et la cendre, ce grand sujet de gémissements et de lamentations pour

les hommes. Oui, cette poussière, cette cendre, ces vers et cette décomposition du tombeau, nous donneraient une preuve éclatante de la prévoyance et de la bonté du Seigneur. Ces mêmes attributs divins, en vertu desquels nous avons reçu l'être que nous n'avions pas, ont aussi présidé à la sentence de mort portée contre nous; la fin émane du même principe que le commencement. Ces choses si diverses sont l'œuvre du même amour; cette prévision qu'il devra quitter la terre ne cause pas à l'homme un mal réel; elle nous est au contraire d'une grande utilité, même pendant la vie, et nous tirons de précieux avantages d'un corps qui nous est étranger. Lorsque nous voyons ce compagnon de notre court pèlerinage, dévoré par les vers, se résoudre en pourriture, devenir un peu de cendre et de poussière, aurions-nous l'orgueil du diable lui-même, nous tremblons, nous sommes arrêtés dans nos voies, nous revenons à la modération, nous sommes à l'école de la divine philosophie, nous introduisons dans notre âme l'humilité, cette mère de tous les biens. Ainsi donc, aucun préjudice dans la mort, ce corps nous sera rendu incorruptible et immortel; celui qui est encore dans la lice trouvera même un grand profit dans ce qui ne blesse personne. En entrant dans notre vie, la mort vient nous enseigner la sagesse, elle fait l'éducation de notre intelligence, met un frein à nos passions, apaise les flots et rétablit le calme.

Instruits donc, et par ce que nous venons de dire, et par tant d'autres choses plus nombreuses encore, qui jettent sur la divine Providence une lumière plus éclatante que celle du soleil, ne vous livrez pas à des recherches inutiles, ne forcez pas les limites de votre esprit en voulant vous expliquer toute chose. L'existence elle-même, Dieu vous l'a donnée par pure bonté, sans avoir aucun besoin de vos services. Aussi devons-nous le louer et l'adorer, non seulement parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a donné une lune incorporelle et raisonnable, parce qu'il nous a mis au-dessus de tous les êtres visibles et qu'il nous a conféré une sorte de royauté sur la terre, mais encore parce qu'il nous a favorisés ainsi, sans retour sur lui-même. Ce complet désintéressement est l'admirable caractère de sa bonté. Avant que nous fussions, avant l'existence même des anges et des vertus célestes, il jouissait de sa gloire et de sa félicité; c'est par un acte pur d'amour qu'il nous a donné l'être et qu'il a créé l'univers entier, dont la majeure partie nous reste inconnue.

8. C'est pour cela qu'il nous donne une loi écrite par lui-même, qu'il envoya les prophètes, qu'il opéra tant de prodiges; c'est pour cela que, bien auparavant, aussitôt qu'il eut créé l'homme, il grava dans son cœur cette loi naturelle qui devait diriger sa vie, qui devait être pour ses pensées ce que le pilote est pour le navire, ce que le cocher est pour le cheval. Abel n'ignorait pas ces choses, alors qu'il n'existait cependant ni livres, ni prophètes, ni apôtres; ce n'est pas une loi écrite qui l'en avait instruit, c'était la nature elle-même. Caïn ne les ignorait pas non plus. L'un et l'autre possédaient la même science, reconnaissaient la même souveraineté; mais ils ne suivirent pas la même route : l'un prit celle de la vertu, et l'autre celle du vice. Dieu n'abandonna pas l'homme après que celui-ci fut tombé; il le releva de sa chute, il l'entoura de sa protection : il employa d'abord les exhortations et les conseils; puis il mit en œuvre les menaces et les terreurs pour l'instruire, le corriger et le former. Comme la plupart des hommes méconnaissent ce bienfait, je veux dire le secours qui leur était donné par cette lumière naturelle, il ne les abandonna pas même dans cet état; il voulut leur fournir un moyen d'échapper à leur perte : il reprit et continua leur éducation par les actes mêmes de sa providence, par les bienfaits et par les châtements, par l'ordre de la création produisant ses effets accoutumés, par les événements qui surviennent en dehors de cet ordre et de toutes nos prévisions, par les justes, enfin, qui vécurent dès l'origine du monde. Il transporte alors d'un lieu dans un autre ces hommes étonnants, pleins d'une philosophie divine. Il fait voyager Abraham en Palestine d'abord, puis en Egypte, et Jacob en Syrie. Il envoie Moïse aux Egyptiens, les trois enfants à Babylone; Daniel, Ézéchiël et Jérémie vont encore en Egypte. Après cela, il renouvelle les préceptes de sa loi, il envoie d'autres prophètes, il frappe et pardonne, il impose l'esclavage et rend la liberté; du commencement jusqu'à la fin, il use de toutes les ressources, il épuise toutes les combinaisons en faveur du genre humain. Il ne se borne pas à cet enseignement qui ressort des créatures et nous conduit à Dieu. Voyant que le plus grand nombre n'en retirent aucun bien par leur propre faute, il a recours à d'autres moyens pour les instruire, il va même jusqu'à leur envoyer son Fils, ce qui constitue pour nous le bien suprême, son Fils bien-aimé, son Fils unique, de même nature que lui. Oui, le Fils de Dieu devient ce que je suis, descend sur cette terre et converse avec les hommes; il mange, il boit, il va partout, répandant sa doctrine, prodiguant ses conseils, opérant des miracles, annonçant l'avenir, exhortant les hommes à la pratique de la vertu, leur en traçant le chemin par ses leçons et ses exemples, subissant dans ce but toutes les humiliations et toutes les souffrances, promettant le bonheur et le donnant déjà. Il était des biens, en effet, qu'il

accordait dès la vie présente, et d'autres qu'il réservait pour la vie future; il donnait pour fondement à ces derniers, et les miracles qu'il accomplissait sur la terre, et la réalisation des prophéties qu'il avait faites. «Qui racontera les puissances du Seigneur, qui pourra faire entendre toutes ses louanges ?» (Ps 105,2) Qui ne serait frappé de stupeur, qui n'éprouverait un religieux frémissement en considérant l'amour qu'il nous a témoigné, en voyant de quelle manière il livre pour des serviteurs ingrats son Fils à la mort, mais à la mort la plus horrible et la plus ignominieuse, à la mort réservée aux derniers des hommes et aux derniers des criminels ? Le voilà donc cloué sur un infâme gibet, exposé à tous les regards, couvert de crachats, meurtri de souquets et de coups, abreuvé de railleries et d'injures; c'est par la charité qu'il est enseveli, sa tombe est scellée. Et c'est pour vous qu'il souffre tout cela; c'est à cause de sa tendre sollicitude pour procurer votre bien, pour détruire la tyrannie du péché, renverser la citadelle du diable, briser l'empire de la mort, ouvrir devant nous les portes du ciel, effacer la malédiction primitive et déchirer le décret de notre condamnation; il souffre pour vous enseigner la patience, vous inspirer l'énergie, vous apprendre à ne vous laisser abattre par aucune des peines de la vie présente, ni par la mort, ni par le déshonneur, ni par les outrages, ni par les dérisions, ni par les coups ou les embûches, ni par les calomnies ou les soupçons, ni par les autres épreuves qui peuvent vous être suscitées du côté de vous-même ou du côté des autres. Il les a lui-même toutes subies, il les a partagées avec vous, il a remporté sur toutes une éclatante victoire; et c'est ainsi qu'il vous instruit et vous forme à ne rien craindre de pareil. Il ne s'est pas même arrêté là; en remontant au ciel, il répand sur la terre la grâce ineffable de son Esprit, et, pour accomplir ses desseins de miséricorde, il envoie ses apôtres dans tout l'univers. Il voit bien que ces hérauts de la vie vont souffrir mille maux, seront battus de verges, accablés d'injures, jetés à la mer, tourmentés par la faim et la soif, chaque jour en butte à de nouvelles afflictions, dans un perpétuel danger de mort; mais il le permet par amour pour vous et dans votre intérêt. Pour vous, ô homme, il a de plus préparé le royaume des cieux; pour vous les inénarrables biens, le sort glorieux et l'heureuse société dont on y jouit, les diverses demeures qui le composent, cette béatitude qu'aucune parole ne saurait exprimer.

Et lorsque vous avez des signes aussi frappants de sa providence, tant dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament, dans la vie présente et la vie future, dans l'avenir comme dans le passé et dans les événements de chaque jour, dans ce qui fut dès le principe, n'a cessé d'être plus tard et sera jusqu'à la fin, dans ce qui regarde le corps comme dans ce qui regarde l'âme; lorsque vous voyez surgir un tel essaim de preuves proclamant sa bonté, pouvez-vous douter encore ? Mais non, vous ne doutez pas; vous croyez à sa providence, vous avez une ferme conviction à cet égard. Ne vous livrez donc pas à des recherches ultérieures, sachant parfaitement que vous avez un Maître dont l'amour pour vous l'emporte sur celui d'un père, qui vous prodigue plus de soins que ne le ferait une mère, dont la tendresse est plus grande que celle de l'époux et de l'épouse, qui met ses délices à procurer votre salut, qui se réjouit de votre bonheur plus que vous ne vous réjouissez vous-même, quand vous avez évité le danger le plus grave et même la mort, comme il le montra par rapport à Jonas; un Maître qui revêt envers vous toutes les formes de la charité, celle d'un père à l'égard de ses enfants ou d'une mère pour le fruit de ses entrailles, celle d'un viculteur pour ses nouveaux plants, d'un architecte pour son œuvre, d'un époux pour son épouse, d'un adolescent pour une jeune vierge; un Maître qui désire éloigner de vous tous les maux, autant que l'orient est éloigné de l'occident, que le ciel est au-dessus de la terre; ce que nous avons clairement démontré. C'est trop peu dire, et son amour va beaucoup plus loin; nous l'avons également établi lorsque nous avons parlé sur ce sujet, en vous exhortant à ne pas vous arrêter à de telles comparaisons, à porter plus loin votre pensée. Non, la parole ne saurait exprimer ce qu'est la divine Providence, ni l'intelligence s'élever jusque-là : ineffable est sa bonté, incompréhensible son amour pour l'homme.

Puisque vous n'ignorez rien de tout cela, ne scrutez pas avec une folle témérité ses paroles et ses actes, ce qui fut et ce qui sera; ne vous épuisez pas dans un travail stérile, n'allez pas dire : Pourquoi ceci, à quoi bon cela ? Chose étrange ! on n'inquiète pas un médecin quand il emploie le fer et le feu, quand il administre les plus violents remèdes, bien qu'il ne soit qu'un esclave; le maître se tient en silence et souffre ces traitements sans murmurer, il va même jusqu'à remercier le médecin de ces opérations douloureuses et sanglantes, de ces remèdes amers; et cela, tandis qu'on ignore ce qui doit en résulter, alors que plusieurs ont ainsi tué bien des malades, ce qui n'empêche pas qu'on ne soit d'une patience et d'une résignation absolues : la même conduite est observée vis-à-vis d'un pilote, d'un architecte, de tous ceux qui professent un art quelconque; on tournerait en dérision un homme qui, sans

instruction et sans expérience, voudrait savoir la cause de tout dans les actes humains. Et, lorsqu'il est question de la sagesse infinie, ineffable, incompréhensible, supérieure à toutes nos pensées, on s'agite, on demande avec inquiétude pourquoi telle ou telle chose est arrivée. N'est-ce pas là le signe de la plus extrême folie, une sorte de manie furieuse ? Et d'autant plus que nous savons à n'en pas douter que cette divine sagesse est infallible dans ses vues, inépuisable dans son amour et dans ses soins, qu'elle conduit par les moyens les plus sûrs vers une heureuse fin tout ce qui nous concerne, pourvu que de notre part il ne s'élève pas d'obstacle; qu'elle ne veuille la perte d'aucun homme et qu'elle se propose de les sauver tous. N'est-ce pas, je le répète, une démesure au-dessus de toute expression de soumettre à de telles investigations Celui qui peut et veut nous sauver tous, de scruter ainsi sa conduite dès le principe et toujours, de ne pas attendre la lumière qui jaillit du dénouement ?

9. Il importe donc beaucoup que vous ne vous abandonniez pas à une indiscrete curiosité, soit dans le commencement, soit même dans la suite; si vous désirez tant étudier et sonder l'économie du plan divin, sachez attendre que les choses aient une solution, ne vous agitez pas, ne vous troublez pas dès le principe; Celui qui n'aurait pas la première notion de la métallurgie, voyant qu'on jette l'or dans la fournaise et qu'il entre bientôt en fusion en se mêlant à des corps étrangers, s'imaginerait bien certainement que cet or est perdu, s'il n'avait pas la prudence de suspendre son jugement. De même, quelqu'un qui serait né et qui aurait toujours vécu sur mer, s'il était tout à coup transporté au milieu des terres, ne sachant absolument rien sur la culture des champs, en voyant d'abord avec quel soin on renferme le blé, avec quelles précautions on le met à l'abri des voleurs et de l'humidité, puis tout à coup le laboureur prendre ce même blé, le jeter sur la terre, le livrer à tous les passants, et, non seulement ne plus le protéger contre l'humidité, mais encore le recouvrir de boue et de fumier, évidemment cet homme regardera ce blé comme perdu et blâmera par là même la conduite du laboureur. Mais cette condamnation, évidemment aussi, ne repose pas sur la nature des choses; elle provient de l'ignorance et de l'inexpérience de celui qui la prononce avec cette précipitation. En effet, s'il avait attendu le retour de l'été, s'il avait vu les moissons jaunissantes et les faux aiguës, ce blé répandu sur la terre et comme abandonné, après avoir pourri et s'être décomposé dans la boue, germer ensuite, se multiplier et se dresser avec une merveilleuse beauté, sortir de la tombe pour arriver à la vie, entouré de nombreux satellites et couvert d'un riche vêtement, offrir un beau spectacle d'abord et puis un aliment précieux, enrichir même ceux qui l'ont ainsi traité, sans doute que cet enfant de la mer serait alors saisi d'admiration, en passant ainsi d'une perte manifeste à une telle abondance, accompagnée d'une telle beauté.

Et vous aussi, ô homme, vous devez vous garder de soumettre à votre examen le souverain Maître de l'univers; et, si vous êtes tellement curieux, encore une fois, si vous êtes possédé d'une telle manie, sachez du moins attendre la fin des événements. Le laboureur attend bien pendant tout l'hiver, ne songeant pas à la décomposition que le blé subit sous l'action du froid, mais songeant uniquement aux avantages qui doivent en résulter pour lui. A plus forte raison devez-vous agir de même par rapport à ce divin laboureur, qui cultive l'univers et nos âmes : attendez donc la fin; je ne dis pas seulement la fin dans la vie présente, quoiqu'elle s'y produise plus d'une fois, mais surtout dans la vie future. L'une et l'autre de ces deux vies rentrent dans le même plan, se dirigent vers le même but, notre salut et notre gloire. Séparées par le temps, elles sont réunies par la fin à laquelle elles tendent. L'hiver et l'été se succèdent, mais pour amener le même résultat, la maturité des fruits; la même chose a lieu dans le cours de notre existence. Lors donc que vous verrez l'Eglise dispersée et soumise aux dernières épreuves, ses premiers représentants persécutés et couverts de meurtrissures, l'un de ses chefs exilé dans une contrée lointaine, ne concentrez pas là vos regards, portez-les sur ce qui doit en être la conséquence, la rémunération, les palmes, les trophées.

«Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.» (Mt 10,22) Dans l'Ancien Testament, comme on ne connaissait pas encore la doctrine de la résurrection, la récompense trouvait place à côté de l'affliction dans la vie présente; c'est ce qui n'arrive pas toujours sous le Nouveau; souvent l'infortune nous accable ici-bas, et le bonheur ne nous est accordé qu'après notre départ de ce monde. Toutefois comme les anciens avaient le droit d'espérer sur la terre le prix anticipé de la vertu, ils n'en étaient que plus dignes d'admiration si ce prix venait à leur manquer, s'il se produisait une sorte de contradiction entre les événements et les promesses divines, s'ils se montraient alors, sans être soutenus par l'espérance de la résurrection, inébranlables dans le bien, supérieurs à toute crainte et à tout étonnement; s'ils ne se laissaient pas scandaliser de ce que les choses arrivaient contrairement à leurs prévisions; si,

fermement persuadés de la puissance et de la bonté paternelle du Seigneur, ils avaient le courage d'attendre la fin, et même avant la fin, de supporter en actions de grâces tout ce qui se faisait contre eux, ne laissant pas de louer Dieu, bien qu'il permit de telles épreuves. Mais peut-être que mon discours vous paraît obscur. Je vais donc m'efforcer de le rendre plus clair.

10. Abraham était déjà vieux, ne pouvant plus dès lors espérer avoir des enfants, affaibli qu'il était par son grand âge; sous ce rapport quoique vivant encore, il ne différait guère d'un homme mort. Le juste étant donc dans la vieillesse, et dans une vieillesse très avancée, ayant depuis longtemps franchi les limites assignées à la paternité; sa femme, d'ailleurs, étant complètement stérile, Dieu lui promet cependant une race tellement nombreuse qu'on pourrait la comparer aux étoiles. Le saint vieillard connaissait tous les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de cette promesse : il touchait lui-même aux dernières bornes de la vie; sa femme était frappée de stérilité, non seulement par l'âge, mais encore par la nature, puisqu'elle n'avait pas eu d'enfants alors même qu'elle était jeune. C'est ce que Paul confirme quand il dit : «La nature était morte chez Sara.» (Rom 4,19) Il ne dit pas que Sara fût morte, ce qui pourrait s'entendre de l'extrême vieillesse; il dit que la nature était morte chez Sara, voulant bien indiquer la cause première de sa stérilité. Bien que les obstacles fussent de la sorte accumulés, sachant après tout ce que c'est qu'une promesse divine, combien la Providence est féconde en ressources, qu'elle n'est arrêtée dans ses plans ni par les lois de la nature, ni par la difficulté des choses, ni par aucun autre empêchement, qu'elle arrive quelquefois à son but par des chemins contraires, Abraham ne douta pas de ce qui lui était dit, il croit à la promesse. Des pensées tumultueuses eussent pu certes l'assaillir et le troubler; il les domina complètement dans la conviction, du reste bien légitime, que la divine puissance peut aisément accomplir tout ce que promet la bonté divine; il ne recherche pas avec curiosité de quelle manière cela aura lieu, pourquoi dans la vieillesse et si tard dans la vie, et non dans la jeunesse.

C'est pour cela que Paul élève la voix pour le louer et dit de lui cette frappante parole : «Il espéra contre toute espérance, et il crut afin de devenir le père d'un grand nombre de nations.» (Rom 4,18) Que signifie espérer contre l'espérance ? – En dehors de l'espérance humaine, espérer en Dieu; et cette dernière espérance triomphe de tout, peut tout, arrive à tout; par un tel acte de confiance, le juste n'est pas seulement père, mais il l'est encore d'un grand nombre de nations, lui vieillard décrépit, n'ayant de plus qu'une femme stérile et courbée sous le poids des ans; il croit à ce qui lui est dit : «Telle sera ta race.» Et il ne fut pas ébranlé dans la foi, il ne se prit pas à considérer, et sa propre faiblesse, sa mort anticipée, puisqu'il avait près de cent ans, et la stérilité naturelle de Sara; il s'attacha sans hésiter à la divine promesse, s'affermissant dans la foi, rendant gloire à Dieu, sachant de la manière la plus parfaite que ce que Dieu promet, il peut aisément l'accomplir.» (Ibid., 19-21) Voilà le sens de ces paroles : S'étant élevé tout à coup et s'étant élancé au-dessus de la faiblesse humaine, s'étant rapproché par là des sublimes hauteurs de l'Etre qui promettait, et pleinement convaincu de son infinie puissance, il crut à la complète réalisation de la promesse qui lui était faite. Par une telle soumission, il rendit à Dieu la plus grande gloire possible, puisque, sans examen et sans curiosité, il donna son adhésion à la parole qu'il venait d'entendre, en se donnant à lui-même pour garant l'incompréhensible sagesse et la puissance de celui qui l'avait prononcée.

Ne voyez-vous pas, en effet, que nous ne pouvons jamais mieux glorifier le Seigneur qu'en nous soumettant à sa providence, bien que nous n'en connaissions ni les vues, ni les moyens, en renonçant à toute investigation sur ce point, en ne posant pas des questions de ce genre : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? comment cela pourrait-il être ? Ce n'est pas la seule chose qui doive nous frapper d'admiration. Cet enfant unique et bien-aimé, cet enfant de la promesse, Abraham reçut l'ordre de le sacrifier, et sa foi n'était pas encore ébranlée. Il y avait là cependant bien des choses capables de scandaliser un homme moins vigilant et moins attentif : d'abord l'ordre lui-même; car comment Dieu peut-il agréer de telles victimes, commander aux pères d'être les meurtriers de leurs enfants, de trancher leur vie par une mort violente et prématurée, de tremper, en un mot, leurs mains dans leur propre sang ? Comment peut-il vouloir que ce sang arrose son autel, qu'un fils unique périsse de la main de son père, que le juste devienne plus cruel que le bourreau ? Venait ensuite la puissance, la tyrannie de la nature agitant et troublant le cœur d'Abraham, non-seulement parce qu'il était père, mais encore parce qu'il était père d'un tel enfant, son unique héritier, l'unique objet de sa tendresse, plein de grâce et de beauté : cet enfant était dans la fleur de l'âge et dans la force de la vertu, joignant la beauté de l'âme à celle du corps, il reposait à la fois l'œil et la pensée, et, ce qui n'était pas un faible stimulant pour l'amour paternel, c'est que ce fils fût venu contre toute

espérance. Vous savez, en effet, combien sont chéris ces tendres rejetons qu'on n'espérait pas, qu'on ne pouvait plus raisonnablement attendre, tel qu'était celui-ci. Mais une chose devait surtout troubler et scandaliser cet homme, c'était l'opposition flagrante entre la promesse antérieure et le commandement présent. Voici quelle avait été la promesse : «Tes descendants seront aussi nombreux que les étoiles du ciel.» (Gen 15,5)

Et voilà que ce fils unique, ce fils par lequel la promesse pouvait uniquement être accomplie, Abraham reçoit l'ordre de le livrer à la mort, à une mort prompte et sanglante. Le juste ne se scandalise pas cependant, il ne tombe pas dans le trouble, il n'éprouve rien de ce qu'aurait certainement éprouvé une âme aveugle et rampante; il ne se dit pas à lui-même : Qu'est ceci ? Sommes-nous trompé ? Sommes-nous frustré de notre bonheur ? Est-ce bien là l'ordre de Dieu ? Arrière, je n'obéirai pas; il est impossible que je devienne le meurtrier de mon enfant et que ma main soit rougie de son sang. Et comment la promesse serait-elle désormais accomplie ? Si je détruis la racine, d'où viendront les rameaux ? d'où naîtront les fruits ? Si je ferme la source, d'où sortiront les fleuves ? Si je tue mon fils, d'où me viendra cette multitude de descendants qui doit égaler les étoiles ? Comment Dieu m'a-t-il promis cette postérité, s'il devait m'ordonner ce sacrifice ? – Il ne dit rien, il ne pense rien de semblable; mais il se rejette pleinement sur la puissance de l'auteur même de la promesse, puissance ineffable, encore une fois, ingénieuse, inépuisable dans ses moyens, qui brille surtout dans les choses contraires, qui surmonte sans difficulté les lois de la nature et toutes les forces de la création, puissance à qui rien ne résiste; le juste reçoit cet ordre avec docilité, il tue son fils, il trempe sa main dans le sang en même temps que le glaive dont il frappe la victime; s'il n'a pas en réalité fait tout cela, il l'a, du moins, accompli par son intention. Dans l'éloge qu'il fait de lui, Moïse s'exprime de la sorte : «Après ces choses, il arriva que Dieu voulut éprouver Abraham, et il lui dit : Prends ton fils bien-aimé, l'objet de ta tendresse, Isaac, et va le sacrifier sur une des montagnes que je te désignerai.» (Gen 22,1,2) Sont-ce là les paroles de la promesse ? Est-ce ainsi qu'Abraham deviendra le père et la souche d'une race aussi nombreuse que les étoiles du ciel, selon les expressions de la prophétie ? Voyez cependant comme il se prépare, après avoir entendu cet ordre, à mettre à mort son propre fils, celui par lequel il devait avoir de si nombreux descendants, à l'immoler, à le retrancher du nombre des vivants, à l'offrir en sacrifice au Seigneur.

Plein d'admiration pour une telle conduite, Paul fait de nouveau l'éloge du Patriarche et le couronne ainsi de sa vertu : «C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac.» (Heb 11,17) Puis, pour nous montrer la grandeur de cette action et l'éclat d'une telle foi, l'Apôtre ajoute : «Il offrait son fils unique, celui à qui ces promesses avaient été faites.» Le sens de ce passage, le voici : On ne peut pas dire qu'il eût deux fils également chers, et que, l'un étant immolé, il pût attendre de l'autre cette nombreuse lignée qui lui avait été promise; non, il n'en avait qu'un, duquel seul dépendait l'accomplissement de la promesse. Et toutefois, il ne refuse pas de l'immoler; il croit alors comme il avait cru lorsque la naissance de cet enfant lui avait été annoncée : sa foi triomphe maintenant de la mort comme elle avait autrefois triomphé de son extrême vieillesse, de cette mort anticipée de son corps et de la stérilité naturelle de sa femme. Rapprochez cet exemple de ce qui se passe aujourd'hui; à la lumière d'une telle foi, considérez votre faiblesse d'âme, considérez aussi la pusillanimité de ceux qui se scandalisent, et vous verrez clairement que votre scandale n'a qu'une cause, la disposition où vous êtes de ne pas vous soumettre à l'incompréhensible providence de Dieu, de scruter en tout l'admirable économie de ses desseins, de vouloir en interpréter toutes les phases. Qu'Abraham eût été sujet à la même infirmité, et c'en était fait de l'intégrité de sa foi. Mais il n'eut garde d'y tomber; et de là sa gloire éclatante, comme aussi la réalisation de toutes les prophéties. Ni sa vieillesse d'abord, ni l'ordre qui lui fut ensuite donné ne lui sont un sujet de scandale : il ne suppose pas que la promesse soit détruite par le commandement, que le sacrifice soit en contradiction avec le serment divin; il ne peut pas se persuader que ses espérances soient anéanties alors même qu'il ira jusqu'au bout dans son obéissance. Ne me dites donc pas que Dieu n'a pas permis que l'ordre allât jusqu'à l'exécution, que la main du juste n'a pas versé le sang. Remarquez plutôt que celui-ci n'en savait rien, qu'il ignorait complètement s'il conserverait son fils et s'il reviendrait avec lui dans sa demeure; qu'il allait, enfin, sans arrière-pensée, le frapper à mort. C'est pour cela que la voix céleste est obligée de l'appeler par deux fois. Elle ne se contente pas de dire : Abraham; elle répète ce nom : Abraham, Abraham, pour mieux arrêter le patriarche et le détourner de la pensée qui l'absorbait, tant l'obéissance exerçait d'empire sur lui. Tout est déjà fait dans sa pensée, qui ne le voit ? Et cependant pas de scandale. Savez-vous pourquoi ? C'est que le juste ne scrute pas les desseins de Dieu.

Et Joseph, dites-moi, n'eut-il pas à souffrir une même épreuve ? Il avait également reçu de de Dieu de grandes promesses, et tout ce qui lui arrivait semblait en être le démenti formel. Il lui avait été promis en songe que ses frères se prosterneraient devant lui, cette promesse était figurée par une double vision, celle des astres et celle des gerbes; et puis, c'est tout le contraire qui a lieu. De là suit d'abord une guerre atroce dans la maison paternelle : des frères, sans respect pour leur commune origine, rompant les liens du sang, méconnaissant les lois et les devoirs de la fraternité, foulant aux pieds les droits de la nature, deviennent pour un frère, à la suite de ces visions, des ennemis et des tyrans, ils montrent plus de rage que les loups. Oui, comme des bêtes féroces se jettent sur un tendre agneau, ainsi chaque jour ils s'acharnent sur lui. Et la cause de cette impitoyable guerre, c'est une aveugle et basse jalousie : leur fureur va toujours croissant, ils appellent de tous leurs vœux le moment de le mettre à mort, à tel point que le souffle infatigable de l'envie excite dans leur cœur sa flamme dévorante. Or, comme ils ne pouvaient lui faire aucun mal tant qu'il serait dans la maison et sous les yeux des parents, ils essaient de ternir sa conduite en faisant planer sur lui les plus honteux soupçons, en l'accusant même d'une chose infâme, afin de détruire ainsi l'amour que Jacob avait pour cet enfant, et de le prendre alors plus facilement dans leurs pièges. Quand ils purent donc le saisir loin des regards paternels, dans cette solitude où l'enfant venait leur apporter leur repas, oubliant la bonté de ce jeune cœur, l'objet du voyage, cette même nourriture consacrée par l'amour fraternel, ils aiguisent leurs glaives, ils s'encouragent au meurtre, ils deviennent tous fraticides, bien qu'ils n'aient rien à reprocher, pas même le plus léger tort, à celui dont ils vont se débarrasser; c'est même pour des choses qui lui eussent mérité des louanges, des couronnes, qu'ils le haïssent, le persécutent et la calomnient. Et lui cependant ne fuit pas leur abord, il oppose sa tendresse fraternelle à une telle perversité : voilà donc l'enfant qu'ils veulent mettre à mort, qu'ils y condamnent même autant qu'il est en eux et dont ils versent en quelque sorte le sang dans leur criminelle pensée.

Mais la divine sagesse, si féconde en ressources et qui sait ouvrir une voie quand tout paraît désespéré, l'arrache de leurs mains, au moment même où ils vont le jeter dans le gouffre et le dévouer à la mort. L'un des frères conseille aux autres de ne pas commettre un tel crime; et Dieu touche leurs cœurs et les désarme. Toutefois la haine ne s'arrête pas là, elle reprend bientôt sa marche interrompue. On les empêche de verser le sang, de commettre un meurtre; mais la fureur n'est pas éteinte dans leur âme; il y a là comme une tempête cruelle, une fureur qui doit éclater, serait-ce en prenant une autre direction. Ils le dépouillent donc et le chargent de liens, puis ils le déposent au fond d'une citerne, ces frères dénaturés, plutôt semblables à des bêtes féroces qu'à des êtres humains; ils mangent après cela le repas qu'il leur a lui-même apporté : il est dans la citerne n'attendant plus que la mort, tandis qu'ils goûtent le plaisir de la nourriture et de la boisson. Là ne s'arrête pas encore leur frénésie : voyant venir des étrangers, des barbares, qui se rendent en Egypte, ils leur vendent Joseph; c'est un autre genre de mort, une mort plus lente, plus terrible, plus douloureuse qu'ils infligent à leur frère. Il était encore bien jeune, ce n'était là qu'un adolescent; élevé dans la maison paternelle, il avait joui de tous les avantages de la liberté, il n'avait éprouvé aucune des misères de la servitude. Songez donc à ce qu'il dut éprouver en tombant tout à coup de la liberté dans l'esclavage, en quittant sa patrie pour aller dans une contrée lointaine, en subissant la plus dure de toutes les captivités. Son esclavage, en effet, n'est pas un esclavage ordinaire : on le sépare violemment de son père et de sa mère, de tous ceux qui lui ont témoigné de l'intérêt; dépouillé de tout, inconnu pour ses nouveaux maîtres, complètement exilé, il ne compte plus désormais que parmi les possessions des barbares. Tout n'est-il pas réuni pour le jeter dans le trouble ? Tout à coup, sans y être préparé, sans avoir pu s'y attendre, contrairement à tous les droits, se voir accablé par une telle infortune, et cela, par des frères, par des frères qu'il aimait, auxquels il n'avait jamais fait la plus petite injure, qu'il avait plutôt comblés de bienfaits, quelle extrémité déplorable ! Et cependant, non, rien de tout cela ne peut le troubler. Il est conduit en Egypte par les marchands qui l'ont acheté, passant ainsi d'une servitude à l'autre. En effet, il est dans ce pays mis au rang des esclaves, il est au service d'un barbare, lui, descendant d'Abraham, d'un sang noble, libre d'une double liberté, celle du corps et celle de l'âme; mais encore une fois rien ne le trouble, rien ne le scandalise, quoique les événements dont il est le jouet soient tout le contraire de ce que lui promettaient des visions qu'il ne peut oublier; il ne se demande pas avec anxiété : Qu'est-ce donc que tout ceci ? Les fraticides, ces loups, ces bêtes féroces, bien que coupables d'un tel forfait, jouissent de toutes les délices du toit paternel; et lui qui devait un jour être leur roi, le voilà captif, esclave, la propriété, d'un autre, plongé dans la dernière misère; non seulement il n'est pas leur roi, il était déjà leur esclave quand il partit, et les malheurs qu'il souffre forment un

contraste absolu avec les espérances dont il s'était bercé. Ce n'est pas la couronne seule qui lui est ravie, c'est encore ta patrie, la liberté et jusqu'à la vue des auteurs de ses jours.

Là ne devait pas s'arrêter sa lutte avec l'infortune : un plus profond abîme était ouvert sous ses pieds, il allait de nouveau se trouver en face de la mort, d'une mort violente, plus que cela, d'une mort dégradante et ignominieuse. Voilà que la femme de son maître jette sur lui des yeux de concupiscence; captivée par la beauté du jeune homme, enchaînée par la grâce et l'éclat de son visage; elle déploie désormais autour de lui ses ruses et ses pièges; puis, quand elle l'a, bien enveloppé de ses filets, elle l'observe chaque jour pour guetter le moment de le saisir, de le précipiter dans l'abîme de l'adultère et de le livrer en pâture à la mort qui ne meurt pas. Oui, chaque jour elle sort pour observer sa proie, stimulée qu'elle est par sa folle passion, chaque jour elle se couvre de ses armes. L'ayant enfin trouvé seul, elle veut agir par la force et briser d'un même coup des liens sacrés et la vertu la plus pure. De là ne résulte cependant aucun mal pour le juste : la tyrannie de la volupté, les troubles de la jeunesse, les embûches et les assauts d'une femme aussi faible que puissante, toutes les séductions de l'âge et de l'exemple, toutes les tentations du dedans, tous les entraînements du dehors, il en triomphe avec autant de promptitude que de facilité; tel qu'un aigle qui, déploie ses ailes vers les cieux, il laisse son manteau dans la main de l'impudique, il s'enfuit dépouillé de ce vêtement matériel, mais revêtu des splendides ornements de la chasteté, d'un habit plus éclatant que la pourpre royale. Cette noble résistance fait cependant que le glaive est aiguisé de nouveau contre lui, que la mort le menace encore, qu'une plus terrible tempête est près de l'engloutir : la frénésie de cette femme brûle avec plus de violence que la fournaise de Babylone. En effet, la concupiscence est allée toujours croissant, et la colère, cette autre passion, encore plus terrible, vient prendre sa défense avec une implacable fureur, ne voyant que le meurtre, ne cherchant que le fer, ne reculant pas devant le crime, pour frapper l'athlète de la chasteté, le champion du courage et de la persévérance. La femme méprisée va trouver son mari pour lui dénoncer les choses qui se passent, ou plutôt pour substituer à la simple vérité les artificieuses inventions de la calomnie; elle persuade tout ce qu'elle veut à ce juge prévenu et qui n'entend qu'elle; elle demande vengeance comme ayant été outragée, et pour preuve de ce qu'elle dit, elle présente de sa main impure le manteau du chaste jeune homme. Le juge inique ne fait pas même comparaître l'accusé, ne lui donne pas le pouvoir de se défendre; et l'infortuné, sans avoir même vu l'aspect du tribunal, est condamné comme pleinement convaincu du crime, de l'adultère réel, dont on l'accuse, chargé de fers et plongé dans un cachot.

Le voilà donc, ce jeune homme couronné de tant de vertus, confondu avec les parjures, les spoliateurs des tombeaux, les homicides, les criminels descendus au dernier degré de l'infamie. Mais on peut le jeter dans une prison, rien ne saurait jeter le trouble dans son âme. L'on des prisonniers qui s'était rendu coupable envers le roi, est rendu à la liberté, et lui reste encore longtemps captif, subissant une affreuse torture pour des choses qui lui eussent mérité une gloire éclatante. Rien cependant ne le trouble, encore une fois, rien ne le scandalise. Il ne dit pas : Qu'est ceci ? Pourquoi on tel traitement ? Je devais régner sur mes frères, et non seulement je suis privé d'un tel honneur, mais encore on m'a ravi ma patrie, ma maison, mon père et ma mère, ma liberté et ma sécurité; et c'est par la main de ceux qui devaient m'adorer que je péris. Après avoir subi cette mort cruelle, j'ai été vendu, je suis devenu l'esclave des barbares, et, sans changer d'état, j'ai changé plus d'une fois de maître. Je ne suis pas encore au bout de mes malheurs; partout des abîmes, partout des écueils. Aux embûches tendues par mes frères, à leur barbarie, à esclavage dont les chaînes ont été doublement rivées succède encore l'image de la mort, une calomnie plus atroce que la première; je me vois encore entouré de pièges et d'ennemis, un juge corrompu, prêtant l'oreille à la plus honteuse des accusations, a tout disposé pour me faire mourir. Sans me donner la faculté de plaider ma cause, sans m'entendre, sans rien examiner, on m'a jeté dans une prison, on m'a chargé de fers; me voici avec les adultères, les meurtriers, les plus infâmes des scélérats. Le chef des échansons a pu sortir de ces ténèbres et de cette captivité; et je ne puis pas même obtenir un allègement à ma souffrance : il a vu se réaliser le songe que j'avais moi-même interprété; tandis que je reste enseveli dans la même infortune. Est-ce là ce que me prophétisaient mes anciennes visions, et ce nombre déterminé d'étoiles et de gerbes ? Que sont devenues ces magnifiques promesses, ces présages glorieux ? Ai-je donc été le jouet d'une illusion, d'une erreur grossière ! Comment pourrai-je désormais être adoré par mes frères, moi captif, esclave, enchaîné, tenu pour adultère, ayant sans cesse la mort sous les yeux, séparé d'eux par une si grande distance ? Tout s'est évanoui, tout est tombé dans le néant. – Il ne dit rien, il ne pense rien de semblable; il attend simplement l'issue, sachant combien la sagesse divine

est puissante et féconde en ressources. Non seulement il n'est pas scandalisé, mais encore il se glorifie, il est heureux de tout ce qui lui arrive.

Que dirons-nous maintenant de David, je vous le demande ? Après avoir reçu l'onction royale, et, désigné par Dieu même, pris le sceptre du peuple hébreu, après avoir ainsi triomphé d'une haine implacable, il est en butte aux plus terribles épreuves, assailli, circonvenu par la colère de Saül, menacé dans sa vie, prenant part à de dangereux combats, errant sans cesse dans le désert, exilé, fugitif, sans patrie, sans demeure, sans asile ! Et qu'est-il besoin d'en dire davantage ? Chassé de la terre et du toit de ses aïeux, il est réduit à vivre au milieu des plus cruels ennemis, il mène une existence plus amère que la servitude elle-même, il n'a pas même de quoi se nourrir. Et, je le répète, c'est après que Samuel était venu le trouver, après qu'il avait été oint de l'huile sainte, après que le sceptre avait été mis dans sa main et le diadème sur sa tête, après avoir été choisi par Dieu, et proclamé par le peuple, qu'il souffre tout cela. Mais lui non plus ne se laisse pas ébranler, lui non plus ne dit pas : Que signifie donc ceci ? Je suis roi, j'allais être investi de la puissance, et je ne puis pas même avoir la sécurité d'un simple particulier ; me voici relégué sur une terre étrangère, parcourant les chemins de l'exil, loin des miens et de ma demeure, confiné chez les gentils, privé de nourriture, exposé chaque jour à perdre la vie ? Qu'est devenu ce royaume qui m'était promis, cette puissance qui m'était destinée ? Non, rien de pareil ne sort de sa bouche, ne se trouve dans sa pensée ; il n'est pas scandalisé par l'infortune, il attend avec confiance, lui aussi, la fin de ces choses. Je pourrais citer l'exemple de beaucoup d'autres saints qui, sous le coup de l'adversité, ne s'abandonnaient pas au trouble, mais, se souvenant des divines promesses, quoique tout autour d'eux semblât les démentir, ont obtenu par leur admirable patience les plus rayonnantes couronnes. Faites de même, mon bien-aimé, sachez attendre la fin ; elle viendra, soyez-en certain, ou dans la vie présente, ou dans la vie future. Remettez-vous-en toujours à la divine providence, bien que vous n'en compreniez pas les voies, ne dites jamais : Quand est-ce que de telles injustices seront redressées ? Ne vous inquiétez pas de la manière dont le Seigneur accomplit ses prodiges.

11. Les justes de ces anciens temps n'avaient pas coutume de poser de semblables questions. Alors même qu'ils voyaient que tout était désespéré aux yeux de la raison humaine, ils ne tombaient ni dans le trouble, ni dans la frayeur ; ils supportaient tout avec courage, trouvant un gage assuré des biens à venir dans la puissance de celui qui les leur avait promis, et ne se laissant pas abattre de ce que les choses étaient maintenant toutes contraires. Oui, c'est toujours sur la puissance et la sagesse de Dieu que reposait leur confiance : ils savaient qu'il est facile à Dieu de rétablir des situations même désespérées, de rendre notre état supérieur à celui d'où nous étions tombés, de réaliser parfaitement toutes ses promesses. Ainsi donc, mon bien-aimé, soit que vos maux prennent fin dès cette vie, louez Dieu, soit qu'ils persistent et augmentent, louez encore Dieu, ne vous laissez pas aller au scandale ; car vous ne pouvez pas ignorer que sa providence est inénarrable, infinie ; que tout doit avoir pour nous une fin avantageuse, dans le temps présent ou dans le siècle futur. A ce mot de siècle futur, un cœur pusillanime peut s'effrayer ; c'est ici-bas qu'il voudrait voir cette fin heureuse ; mais nous lui dirons que la véritable vie, les biens impérissables nous attendent pour plus tard. Le présent, c'est la route ; l'avenir, c'est la patrie : les choses de la terre ressemblent aux fleurs du printemps ; les choses du ciel sont inébranlables comme les montagnes : là nous attendent des couronnes et des récompenses qui n'auront pas de fin, là les applaudissements et les palmes ; mais là aussi des châtiments et des supplices inexprimables pour ceux qui se seront rendus coupables ici-bas.

Et que dire de ceux qui se scandalisent, me demandera quelqu'un ? Mais vous-même, lui répondrai-je, pourquoi laissez-vous de côté ceux que les épreuves ont rendus plus glorieux, pour ne donner en exemple que ceux qui se couvraient du masque de la religion et dont le masque est tombé ? Ne voyez-vous pas que l'or est purifié là où le plomb est détruit, que la paille est séparée du froment, que les loups sont séparés des brebis, et les hypocrites de ceux qui pratiquent une sincère piété ? Si vous apercevez donc les scandales des uns, n'oubliez pas la noble fermeté des autres. Quelques-uns ont failli, mais beaucoup d'autres sont restés debout, et, par leur résistance au pouvoir des méchants et aux malheurs des temps, ils ont acquis une plus magnifique récompense. Quant à ceux qui succombent, ils doivent s'en accuser eux-mêmes. Les trois jeunes Hébreux étaient loin des prêtres du Seigneur, de son temple et de son autel, loin des cérémonies saintes et de l'observation publique de la loi ; cela ne les empêcha pas néanmoins de la pratiquer pour leur propre compte, quoique retenus captifs chez une nation idolâtre. Daniel en fit de même, et beaucoup d'autres encore. Plusieurs

ayant été emmenés en captivité, n'ont éprouvé aucune perte; d'autres, tout en restant dans leur maison, et jouissant de tous les biens de la patrie, ont failli et ont été condamnés.

12. Si vous demandez pourquoi ces choses-là sont permises, si vous ne vous en rapportez pas aux vues cachées de la Providence, si vous voulez vous rendre raison de tout, vous irez plus loin, vous aurez beaucoup d'autres questions à poser, telles que celles-ci : Pourquoi les hérésies existent-elles ? Pourquoi le diable et tous les démons ? Pourquoi tant d'hommes pervers et scandaleux ? Puis viendra la question capitale : Pourquoi l'Antichrist doit-il paraître, et revêtu d'une telle puissance de séduction qu'il accomplira des prodiges, au témoignage même du Sauveur, capables d'entraîner dans l'erreur les élus eux-mêmes, si c'était possible ? Et cependant, de semblables questions nous sont interdites; nous devons nous en remettre de tout cela à l'incompréhensible sagesse de Dieu. Souvenons-nous d'ailleurs que l'homme généreux et constant, alors même qu'il est battu par les ondes, en butte à des orages incessants, non seulement n'en éprouve aucun dommage, mais puise encore dans ces combats une force nouvelle; tandis que l'homme faible, amolli, sans courage, tombe souvent sans être même attaqué. Si vous désirez en avoir une raison, écoutez celle qui se présente à ma pensée. Il en est beaucoup d'autres assurément que Dieu connaît et d'après lesquelles il conduit si diversement notre destinée; mais voici celle qui m'est connue : Nous disons donc que de tels scandales sont permis pour augmenter la récompense des âmes fortes et généreuses; Dieu lui-même nous la suggère quand il dit à Job : «Crois-tu que je t'ai répondu pour un autre motif que pour faire éclater ta justice ?» (Job 41,3) Paul dit aussi : «Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on connaisse ceux dont la vertu est éprouvée.» (I Cor 11,19) Quand vous entendez cette parole : «Il faut qu'il y ait des hérésies,» gardez-vous bien de croire que l'Apôtre veuille par là poser un précepte ou porter une loi. Non, il annonce simplement ce qui doit arriver, et de plus il nous montre le gain qu'en retireront les hommes vigilants. Alors, semble-t-il dire, vous qui vous serez mis à l'abri de l'erreur, votre vertu paraîtra dans tout son éclat.

On pourrait encore expliquer d'une autre manière pourquoi Dieu tolère les méchants : s'il les enlevait tout à coup de ce monde, il serait privé du bien qui peut résulter de leur conversion. C'est ainsi que Paul a été sauvé, ainsi le larron, la courtisane, le publicain et beaucoup d'autres. S'ils avaient été frappés pendant qu'ils étaient encore plongés dans le crime, aucun d'eux n'aurait été sauvé. Paul donne encore une autre raison de l'existence de l'Antichrist. Quelle est cette raison ? C'est pour ôter ainsi toute excuse à l'opiniâtreté des Juifs. Comment, en effet, pourraient-ils paraître excusables, eux qui n'ont pas reçu le Christ et qui croiront à son adversaire ? C'est là le sens de ces paroles : «Pour qu'ils soient jugés, tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité (au Christ), et qui ont adhéré à l'iniquité (à l'Antichrist).» (II Th 2,12) Ils disaient qu'ils ne croyaient pas au Sauveur par la raison qu'il se faisait Dieu. «Voilà pourquoi nous te lapidons; c'est qu'étant homme, tu te fais toi-même Dieu.» (Jn 10,33) Ils l'entendaient néanmoins proclamer les attributs de son Père, se soumettre à lui, déclarer qu'il était venu par son ordre et manifester à plusieurs reprises cette vérité. Qu'auront-ils donc à dire quand ils adoreront l'Antichrist proclamant sa propre divinité; ne faisant aucune mention du Père, se mettant même en opposition flagrante avec lui ? C'est ce que Jésus leur reprochait et leur prophétisait en ces termes : «Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez.» (Jn 5,43) C'est une raison pour laquelle les scandales sont permis. Si vous m'objectez ceux qui succombent, je vous opposerait ceux que la victoire nous montre plus grands et plus glorieux; j'ajouterai à cela qu'il n'était pas juste que l'imprévoyance et la lâcheté des uns fissent perdre aux autres, aux hommes vigilants et courageux, les palmes innombrables qu'ils devaient moissonner dans le combat, et les récompenses auxquelles ils pouvaient prétendre. Enlever à ces derniers une occasion de lutte, c'eût été leur faire un véritable tort; tandis que les premiers n'ont à reprocher qu'à eux-mêmes les pertes et les chutes qu'ils font, et, ce qui achève de les condamner, c'est l'exemple de ceux qui, loin de succomber au scandale, sortent de l'épreuve avec plus de gloire et d'énergie.

13. Sur quels prêtres Abraham pouvait-il s'appuyer, dites-le moi ? Quels instituteurs, quelles leçons, quels avertissements et quels conseils avaient-ils eus ? Il n'y avait alors ni lettres, ni lois, ni prophètes, ni rien de ce genre; il naviguait sur une mer inexplorée, il marchait sur une route qui n'avait pas été foulée, lui qui sortait d'une maison et d'un père idolâtres. Aucune de ces choses cependant ne put lui nuire; sa vertu brilla même d'un tel éclat qu'après un si grand nombre de siècles, après les leçons qui nous ont été données par les prophètes et par la loi, après la sublime éducation que le Christ a faite aux hommes par ses discours et ses miracles, elle nous apparaît encore comme un modèle anticipé de charité pure

et fervente, de parfait désintéressement, de vigilance et de sollicitude paternelle; elle a tellement foulé aux pieds tout luxe et toute mollesse qu'elle l'emporte en sainteté sur celle des moines qui, retirés au sommet des montagnes, ne peuvent pas même atteindre à cette austérité de vie. Le patriarche n'avait pas de maison, il n'avait qu'une tente, les feuilles des arbres le protégeaient seules de leur ombre; et cependant tout voyageur qu'il était, il ne montrait pas moins de zèle pour accueillir les étrangers, il exerçait les devoirs de l'hospitalité avec une complète abnégation; au milieu du jour, il se tenait constamment sur la porte de sa tente pour y faire entrer les voyageurs et les servir. Cette œuvre, il l'accomplissait par lui-même, en laissant néanmoins à sa femme une part du mérite et de l'honneur. Que ne fit-il pas en faveur de son neveu, bien que celui-ci fût loin de l'avoir traité d'une manière convenable, et qu'il eût choisi la meilleure part dans les biens communs, quand l'option lui avait été laissée ? Pour lui, ne versa-t-il pas son sang ? n'arma-t-il pas tous ses esclaves ? ne se jeta-t-il pas au milieu des dangers ? Et, lorsque auparavant il avait reçu l'ordre de quitter sa maison, de partir pour une terre étrangère, n'avait-il pas immédiatement obéi, abandonnant sans hésiter sa patrie, ses amis, sa famille, tout ce qui lui était cher, n'écoutant que l'ordre qui lui était donné, laissant là des biens assurés pour aller à la poursuite de biens incertains et couverts à ses yeux d'un voile épais; tant il avait foi dans la parole divine, tant cette vertu avait d'empire sur son cœur ?

Plus tard et sous le coup de la famine, obligé de s'exiler encore, il ne se trouble pas, il ne se laisse pas abattre; mais, pratiquant toujours la même obéissance, la même philosophie, le même courage, il se rend en Égypte, et, dans cette soumission aux ordres du Seigneur, il est séparé de sa femme, il la voit exposée au déshonneur, subissant lui-même dès lors chez ce peuple barbare, un traitement beaucoup plus cruel que la mort elle-même. Que peut-on concevoir, en effet, de plus terrible, dites-le moi, que de voir après qu'on a pratiqué tant de vertus, la femme qui vous est unie par les liens sacrés du mariage, enlevée par des mains barbares, introduite dans le palais qui doit être le tombeau de son honneur et de sa vertu ? Il est vrai que cela n'arriva pas en réalité; mais il le regardait comme inévitable, et il se résignait à tout avec générosité. De même que l'adversité n'avait pu l'abattre, la prospérité ne l'exalta pas; dans l'une et l'autre fortune son âme demeura la même. Voyez encore : quand un fils lui fut promis, mille obstacles fondés sur la raison s'élevaient contre cette promesse; il imposa néanmoins silence à toutes ces pensées, il apaisa tout ce tumulte intérieur, et c'est pour cela qu'il devint si célèbre par sa foi. Plus tard encore, quand il lui fut ordonné d'immoler cet enfant, est-ce qu'il ne l'emmena pas avec autant de promptitude que s'il l'avait conduit au festin nuptial ? Il dépouille en quelque sorte la nature humaine, il cesse d'être un homme, en allant offrir ce sacrifice inouï et qui renverse toutes nos idées; et ce combat terrible, il le livre seul, sans en faire part à sa femme, à son serviteur, à personne en un mot. Il savait, en effet, il savait trop bien quelle était l'élévation de cet écueil, le lourd fardeau de ce précepte, la grandeur de ce combat. Aussi fournit-il seul cette carrière, il la parcourt, il soutient la lutte, il reçoit la couronne, il est proclamé vainqueur. Quel prêtre l'avait ainsi formé, quel prophète ? Pas un. La droiture de son âme suffit pour l'élever à cette hauteur.

Que dirons-nous également de Noé ? Quel prêtre eut-il, quel instituteur, quel guide ? Le monde entier était comme abîmé dans la corruption; seul il prit un chemin opposé, il demeura fidèle à la vertu, et de la sorte il brilla d'un tel éclat que, dans ce naufrage universel, non seulement il se sauva lui-même, mais encore il arracha les autres à cet effroyable danger, toujours par la sublimité de sa vertu. D'où lui vint sa justice ? Pourquoi fut-il ainsi parfait ? Lui non plus n'avait ni prêtre ni docteur pour l'instruire. C'est un fait évident pour tous. Voilà néanmoins que le fils de ce juste, quoiqu'il eût dans sa propre maison une leçon permanente, la vertu même de son père; quoiqu'il fût doublement instruit, par les paroles et par les exemples; quoiqu'il eût sous les yeux la double éloquence des événements, celle de la catastrophe et celle du salut, ne laissa pas d'outrager l'auteur de ses jours, dont il proclama avec dérision la nudité. Comprenez-vous la nécessité d'avoir en toute occasion une lime droite et pure ?

Et Job, qu'en direz-vous, je vous le demande ? Quels prophètes avait-il entendus ? Par quels maîtres avait-il été formé ? Et ce juste aussi, bien que n'ayant aucun secours de ce genre, se montra doué d'une vertu pleinement invincible. Il partageait ses biens avec les indigents; non content de leur prodiguer ce qu'il possédait, il se mettait lui-même à leur service. En effet, il accueillait les voyageurs dans sa maison, elle leur appartenait beaucoup plus qu'à lui-même, il usait ses forces à soutenir les opprimés, sa parole pleine de sagesse et de prudence fermait la bouche aux oppresseurs; dans toute sa conduite il se montrait un modèle anticipé des vertus évangéliques. Voyez plutôt : «Heureux les pauvres en esprit» (Mt

5,3) a dit le Sauveur. Le juste avait déjà mis en pratique cette parole : «Ai-je éludé, dit-il, le jugement de mon serviteur ou de ma servante, quand ils plaidaient contre moi ? Que ferai-je si le Seigneur me soumet à son examen ? N'ont-ils pas été formés comme moi dans le sein de leur mère ? Oui, nous avons tous la même origine.» (Job 31,13-15) Le Christ dit encore : «Heureux les doux, parce qu'ils obtiendront la terre en héritage.» (Mt 5,4) Or quoi de plus doux que cet homme, dont les serviteurs eux-mêmes disaient : «Qui nous donnera de pouvoir nous rassasier de sa chair !» (Job 31,31). Le Christ ajoute : «Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.» (Mt 5,5) Le juste ne fut pas dénué non plus de cette vertu; écoutez ce qu'il dit : «Si j'avais péché volontairement, j'aurais répandu l'épouvante dans la foule pour ne pas publier mon iniquité.» (Job 31,33,34) Evidemment celui dont telles étaient les dispositions versait sur son iniquité des larmes intarissables. «Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice.» (Mt 5,6) Voyez encore comme il a magnifiquement accompli cette parole : «J'ai brisé les dents des hommes iniques, et je leur ai arraché leur proie. J'ai revêtu la justice et je me suis fait un manteau de l'équité.» (Job 29,17) «Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.» (Mt 5,7) Cet homme ne se montrait pas seulement miséricordieux dans l'usage de ses biens, en revêtant ceux qui étaient nus, en nourrissant ceux qui avaient faim, en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin, en s'efforçant de remédier à tous les vices de la nature; il l'était encore et surtout par les sentiments de son âme. «Pour moi, dit-il, j'ai pleuré sur tout être faible, j'ai gémi en voyant un homme soumis à la nécessité.» (Job 30,25) Comme s'il avait été le père de tous, les peines et les calamités de chacun étaient les siennes; il réparait les unes, il versait des larmes sur les autres; par ses paroles et ses actions, par sa tendre pitié et tous les moyens en son pouvoir, il venait au secours des malheureux, de telle sorte qu'il était devenu comme un port ouvert à tous.

«Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.» (Mt 5,8) C'est ce qui brillait également en lui, et d'une manière peu commune. Ecoutez Dieu lui-même lui rendant ce témoignage : «Il n'y a pas d'homme semblable à lui sur la terre; c'est un homme irréprochable, juste, véridique, plein de piété, s'abstenant d'un mal quelconque.» (Job, 1,8) Il est dit de plus : «Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient.» (Mt 5,10) Encore là pour ce juste une source abondante de combats et de trophées. Ce n'est pas par les hommes qu'il était persécuté, mais par le démon lui-même, le chef des méchants; cet ennemi furieux déployait contre lui toutes ses manœuvres, il le chassait de sa maison et pour ainsi dire de sa patrie, l'exilant sur un fumier, après l'avoir dépouillé de tous ses biens et de tous ses enfants, après avoir couvert de plaies tout son corps et en le torturant encore par la faim; quelques amis lui font entendre d'amères consolations et déchirent les blessures de son âme. «Heureux serez-vous quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront, quand ils inventeront toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez; car votre récompense est grande dans les cieux.» (Ibid., 11,12) Voilà encore une béatitude dont il recueillit abondamment les fruits. Ceux qui étaient venus pour le consoler l'accusaient et le calomniaient, en lui disant que ses peines étaient encore inférieures à ses fautes; ils dressaient contre lui tout un long acte d'accusation, plein de faussetés et d'injustices. Et, malgré cela, quand le péril les menace à leur tour, il détourne de leur tête la colère du Seigneur, et ne conserve plus aucun souvenir de leurs paroles. En cela il accomplissait également d'avance ce précepte : «Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent.» (Ibid., 44) Il les aima, il pria pour eux, il apaisa la colère divine, il effaça leurs péchés. Il n'avait néanmoins entendu, disons-le de nouveau, ni prophètes, ni évangélistes, ni prêtres, ni docteurs, ni personne autre, lui donnant des conseils de vertu. Voyez-vous à quel point s'élève une âme généreuse, comme elle se suffit et se passe de tout secours humain dans la pratique du bien ? Remarquons aussi qu'il venait d'une race qui, loin d'être bonne et saine, était ostensiblement infectée d'un grand nombre de vices. C'est bien de l'auteur de cette race que Paul a dit : «Que nul ne tombe dans la fornication ou l'impiété comme le fit Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour quelques aliments.» (Heb 1,16)

14. Et si maintenant nous en venons au temps des apôtres, n'y trouverons-nous pas mille exemples pareils ? Ecoutez. encore ce que dit Paul : «Avez-vous su que tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi, et dans le nombre Phygelle et Hermogène ?» (II Tim 1,15) Est-ce que les maîtres n'habitaient pas souvent les prisons ? N'étaient-ils pas chargés de fers ? N'avaient-ils pas à souffrir des maux extrêmes, soit de la part des leurs, soit de la part des étrangers ? Est-ce que des loups cruels, ruinant ou déjouant leurs efforts, ne sont pas entrés dans la bergerie ? Paul n'avait-il pas annoncé ces choses aux Ephésiens quand il les envoyait à Milet ? «Je sais, dit-il, qu'après notre départ, des loups cruels se glisseront au milieu de vous et n'épargneront pas le troupeau. Du milieu de vous-mêmes s'élèveront des

hommes tenant des discours pervers pour entraîner des disciples à leur suite.» (Ac 20,29-30) Est-ce qu'Alexandre, cet homme qui travaillait l'airain, ne lui suscita pas mille difficultés, mille persécutions, l'attaquant partout et l'entourant partout de pièges ? L'Apôtre en souffrait à tel point qu'il prémunit son disciple en lui disant : «Évitez-le, vous aussi, car il a fait à notre parole une opposition acharnée.» (II Tim 4,15) Est-ce que la nation fidèle des Galates ne fut pas corrompue par quelques faux frères, et par eux entraînée au judaïsme ? Dès les premiers pas de l'Évangile, le diacre Etienne, dont la parole coulait avec plus d'abondance que les eaux d'un fleuve, qui fermait la bouche à tous les ennemis, confondait l'impudence des Juifs, brisait toute résistance, renversait toutes les vieilles idées, avait remporté le plus éclatant des triomphes, cet homme généreux, ce sage, plein de force et de grâce, après avoir si bien mérité de l'Église, dans une prédication d'assez courte durée, n'est-il pas tout à coup saisi comme un blasphémateur, condamné et mis à mort ? Et Jacques, à peine entré dans la carrière, quand il vient d'en franchir le seuil, ne tombe-t-il pas sous les coups d'Hérode, qui veut ainsi flatter les Juifs; n'est-elle pas brisée, cette puissante colonne de la vérité ? Combien d'hommes qui se scandalisent à ce spectacle ! Mais ceux qui se tiennent debout n'en deviennent que plus vigoureux et plus fermes.

Écoutez ce que dit Paul écrivant aux Philippiens : «Je veux que vous sachiez, mes frères, que tout ce qui m'est arrivé a concouru aux progrès de l'Évangile; de telle sorte qu'un plus grand nombre de nos frères dans le Seigneur, puisant une nouvelle confiance dans mes fers, osaient répandre avec plus de courage et d'abondance la parole de Dieu.» (Phil 1,12-14) Voyez-vous cette mâle vertu, cette noble confiance, cette fermeté d'âme, cette haute philosophie ? Ils voyaient leur maître plongé dans la prison, portant de lourdes chaînes, persécuté, tourmenté, subissant des maux sans nombre; et, bien loin d'en être scandalisés ou troublés, ils déployaient une ardeur plus grande; les souffrances elles-mêmes de leur chef excitaient au combat. – Oui, me dira-t-on; mais les autres y trouvaient une occasion de chute. – Je ne dis pas le contraire; il est évident que beaucoup devaient succomber à la vue de ces choses. Seulement, ce que j'ai dit si souvent, ce que je ne cesserai de dire, je le dis encore ici : Ces hommes n'avaient pas le droit d'imputer ce malheur à la nature des faits eux-mêmes, et ne pouvaient en accuser que leur propre faiblesse. En partant d'ici-bas, le Christ nous a laissé cet héritage, lui qui disait : «Vous aurez des tribulations dans le monde. Vous serez traduits devant les juges et les rois ... Il viendra un temps où quiconque vous donnera la mort croira rendre hommage à Dieu.» (Jn 16,33; Jn 16,2) C'est donc en vain que vous m'objectez sans cesse les scandales qui ont lieu; il en fut toujours ainsi. Et pourquoi parler des apôtres ? Que d'hommes furent scandalisés par la croix elle-même de notre Seigneur, et tous en devinrent plus méchants et plus audacieux, puisqu'ils passaient en riant de son supplice et disant : «Celui qui détruit le temple et le rebâtit en trois jours, celui qui sauve les autres ne peut-il pas se sauver lui-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi.» (Mt 27,40) Et cependant ils ne trouveront pas dans la croix : un moyen de justification. L'exemple du larron les condamne tous.

Ce supplicié, le voyant comme lui suspendu au gibet, non seulement ne se scandalise pas, mais se fait même de ce spectacle le fondement d'une haute philosophie : passant par-dessus toutes les choses humaines et s'élançant sur les ailes de la foi, il porte toutes ses pensées vers l'avenir. Il a beau le voir cloué sur un bois infâme, meurtri de coups, accablé d'outrages, couvert de crachats, raillé par tout un peuple, condamné par les tribunaux, sur le point de mourir; non, il ne se scandalise de rien de tout cela : à la vue de cette croix elle-même, de ces clous qui transpercent les membres de la victime, de cette foule dépravée qui en fait un objet de dérision, il prend la voie droite et s'écrie : «Souvenez-vous de moi dans votre royaume.» (Lc 23,42) Il ferme la bouche à son compagnon qui blasphème, il avoue ses péchés, il raisonne admirablement sur la résurrection; et cela, sans avoir vu les morts rappelés à la vie, les lépreux purifiés, les boiteux redressés, la mer apaisée, les démons chassés, les pains multipliés, ni tant d'autres merveilles dont le peuple juif avait été témoin, ce qui ne l'avait pas empêché d'en crucifier l'auteur. Le larron ne l'a vu que sur la croix, je le répète, et il le proclame Dieu, il parle de son royaume, il réfléchit aux choses futures; tandis que ceux qui l'avaient vu opérant des miracles, sur lesquels il avait répandu sa doctrine, soit par ses discours, soit par ses œuvres, bien loin d'en retirer aucun profit, roulent au fond de l'abîme, se perdent misérablement, au pied de cette même croix qu'ils ont dressée. Vous le voyez, les insensés et les négligents ne tirent aucun fruit des choses même les plus avantageuses; ceux, au contraire, qui comprennent et veulent, puisent les biens les plus précieux dans ce qui cause la perte des autres.

La même vérité ressort du contraste qui s'établit entre Judas et Job. Judas se perd à côté du Christ, qui sauve le monde : Job n'est pas même atteint par le diable, qui entraîne tant d'hommes à la damnation. En butte à mille maux, celui-ci gagne la couronne : celui-là, après avoir non seulement vu, mais encore opéré des miracles, ressuscité des morts, chassé des démons, puisque lui-même avait eu cette puissance; après avoir recueilli tant d'enseignements sur le royaume et sur la géhenne, pris part à la table mystique, au redoutable banquet; après avoir reçu autant de témoignages de bienveillance et d'amour que Pierre, Jacques, Jean, et même beaucoup plus, puisque, outre la sollicitude et la condescendance dont il avait été l'objet, il était le dépositaire du bien des pauvres, cet homme, oubliant tous ces bienfaits accumulés, se laisse emporter par la frénésie, ouvre à Satan la porte de son cœur par avarice, devient traître par la pensée d'abord, et puis accomplit le plus horrible des crimes, en vendant le sang d'un Dieu pour trente deniers, en livrant son Maître par un perfide baiser. Ne pensez-vous pas que beaucoup encore aient été scandalisés par ce fait de la trahison provenant d'un disciple ? Et lorsque cet habitant du désert, cet enfant d'une mère stérile, le fils de Zacharie, celui qui avait été jugé digne de baptiser cette tête auguste et sacrée, le précurseur du Messie, fut jeté dans une prison et qu'il eut la tête tranchée, pour que cette tête fût le prix d'une danse adultère, que d'hommes scandalisés alors ? Et que dis-je, alors ? Combien n'en est-il pas encore que le simple récit scandalise après tant d'années écoulées ? Mais c'est assez parler de Jean, de sa prison, de sa mort sanglante; il est temps de laisser les serviteurs pour revenir au Maître.

15. La croix elle-même du Christ, cette croix qui a relevé le monde, dissipé l'erreur, converti la terre en ciel, brisé la puissance de la mort, rendu l'enfer inutile, renversé la citadelle du diable, imposé silence aux démons, transformé les hommes en anges, démolit les autels et ruiné les temples des idoles, implanté sur la terre cette nouvelle et sublime philosophie qui l'éclaire, accompli tant de biens, des biens si grands, si profonds, si terribles, n'est-elle pas cependant pour beaucoup un sujet de scandale ? Est-ce que Paul ne crie pas chaque jour avec une sainte audace : «Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils ?» (I Cor 1,23) Quoi ? Que dites-vous ? Fallait-il donc que la croix n'existât pas, que ce redoutable sacrifice ne fût pas offert, que tant de grandes choses ne fussent pas accomplies, pour éviter un scandale à ceux qui ne veulent pas en profiter, à la même époque, et depuis, et dans un temps quelconque ? Quel est l'homme assez insensé, assez dénué de raison, pour tenir un tel langage ? De même donc qu'alors il n'a pas fallu tenir compte de ceux qui se scandalisaient, quelque nombreux qu'ils puissent être, mais bien de ceux que ce mystère a sauvés en les ramenant à la vertu, en les pénétrant d'une si haute sagesse; car la chute des premiers est leur propre ouvrage, comme nous l'avons déjà dit : de même faut-il raisonner aujourd'hui. Non, le scandale ne provient pas de la nature même de la croix, mais bien de la folie de ceux qui se scandalisent; et c'est pour cela que Paul ajoute : «Mais pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Gentils, le Christ puissance de Dieu, sagesse de Dieu.» (Ibid., 24) Et certes le soleil blesse bien les yeux malades. Ne faudrait-il pas dès lors qu'il n'y eût plus de soleil ? Le miel semble amer dans certaines maladies. Faudra-t-il donc aussi le proscrire ?

Est-ce que les apôtres eux-mêmes n'étaient pas pour les uns une odeur de mort et produisant la mort, pour les autres une odeur de vie et produisant la vie ? Par égard pour ceux qui périssent, fallait-il, encore une fois, ne pas déployer ce zèle pour ceux qu'il devait sauver ? Et l'avènement du Christ, notre salut, la source de tous les biens, la vie, le bien universel, n'a-t-il pas ébranlé la foi d'un grand nombre d'hommes ? ne les a-t-il pas laissés sans excuse et sans pardon ? N'entendez-vous pas ce que le Christ disait aux Juifs : «Si je n'étais pas venu, s'ils n'avaient pas entendu ma parole, ils n'auraient pas de péché; mais à présent leur péché demeure sans excuse.» (Jn 15,22) Quoi donc ? Ne devait-il pas venir parce que les pécheurs obstinés resteraient inexcusables après sa venue, parce qu'ils useraient mal d'un bien ? Qui pourrait le dire ? Personne, alors même qu'on aurait entièrement perdu le sens. Et les Ecritures, dites-moi, pour combien n'ont-elles pas été un sujet de scandale ? A combien d'hérésies n'ont-elles pas donné naissance ? Eût-il donc fallu les détruire à cause de cela, ou bien ne pas nous les donner dès le principe ? Assurément, non; il fallait au contraire qu'elles nous fussent données en faveur de ceux qui devaient en tirer de si précieux avantages. Quant aux autres, je ne me lasserai pas de le répéter, ils ne doivent accuser qu'eux-mêmes de leur scandale. Quelle perte n'auraient pas éprouvée les vrais fidèles, s'ils en avaient été privés à cause de l'inintelligence et de l'incurie de ceux qui les méprisent ou qui en abusent ? Le bien dont elles ont été la source n'aurait jamais existé. Ne m'opposez donc plus ceux qui se

perdent. Je l'ai démontré dans un précédent discours, nul ne peut nuire à qui ne se nuit pas à lui-même, serait-il question d'un péril de mort.

16. Quel mal est résulté pour Abel, je vous le demande, de ce qu'il est tombé sous les coups de son frère, de ce qu'il a souffert une mort violente et prématurée ? N'a-t-il pas plutôt gagné à cela de ceindre une plus brillante couronne ? Comment parler autrement de Jacob, en butte aussi aux persécutions d'un frère, obligé de fuir sa patrie, d'errer sur une terre étrangère, réduit à servir et souffrant même les angoisses de la faim ? Que dire encore de Joseph, exilé de la même manière, séparé des siens, captif, esclave, chargé de chaînes, courant les plus extrêmes dangers, soit dans sa famille, soit dans l'exil, poursuivi partout des mêmes calomnies ? Et de Moïse, tant de fois assailli par tout un peuple, entouré d'embûches par ceux-là mêmes qu'il avait comblés de ses bienfaits ? Et des prophètes, qui tous ont eu tant à souffrir de la part des Juifs ? Et de Job, sur lequel le diable épuisa toutes ses manœuvres ? Et des trois jeunes Hébreux ? Et de Daniel, menacé dans sa vie et dans sa liberté, exposé aux dangers les plus terribles ? Et d'Elie, manquant de tout, chassé de sa demeure, fuyant la tyrannie, habitant les solitudes, passant incessamment d'un lieu dans un autre ? Et de David, objet de la haine de Saül, et plus tard persécuté par son propre fils ? N'a-t-il pas été plus grand au sortir de l'épreuve que lorsqu'il était dans la prospérité ? Que dire, enfin, de Jean, à qui l'on tranche la tête ; des apôtres, également mis à mort et subissant divers genres de supplice ; des martyrs, qui donnent leur vie pour la foi dans les plus affreuses tortures ? Est-ce qu'ils n'ont pas tous brillé de leur plus vif éclat quand ils ont été soumis aux plus rudes épreuves, entourés de pièges, quand ils ont supporté les maux les plus affreux avec tant de courage ?

17. Si nous célébrons notre Seigneur à tous pour toutes ses œuvres, ne le célébrons-nous pas surtout, ne lui rendons-nous pas nos adorations et nos hommages à cause de sa croix, à cause de la mort si terrible qu'il a soufferte ? N'est-ce pas là le signe le plus éclatant de son amour pour nous, qu'il soit mort de la sorte, le signe que Paul ne cesse d'exalter par-dessus tous les autres ? Laisant de côté le ciel, la terre, la mer, tout ce que le Seigneur a fait pour notre usage et notre bonheur, l'Apôtre fait partout et toujours briller la croix à nos yeux. «Dieu nous a donné la preuve, dit-il, de sa charité pour nous en ce que, tandis que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour notre salut.» (Rom 5,8-9) Il prend occasion de là de nous inspirer les plus hautes espérances, en ajoutant : «Si, lorsque nous étions ses ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils ; à plus forte raison, cette réconciliation une fois accomplie, serons-nous sauvés par sa vie.» (Ibid., 10) Et lui-même ne tire-t-il pas de là toute sa gloire ; n'est-ce pas là l'objet de ses complaisances, de sa joie, de ses transports d'allégresse, puisqu'en s'adressant aux Galates il s'exprime ainsi : «Loin de moi la pensée de me glorifier, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ ?» (Gal 6,14) Vous étonneriez-vous que Paul se réjouisse de la sorte et tressaille à ce sujet ? Celui-là même qui a souffert la croix, l'appelle sa gloire. «Père, dit-il, l'heure est venue, glorifiez votre Fils.» (Jn 17,1) Voici ce que dit le disciple qui a écrit cela : «L'Esprit saint n'était pas encore venu, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.» (Jn 7,39) C'est la croix qu'il désigne sous le nom de gloire. Que dit le même disciple quand il veut manifester la charité du divin Maître ? Rappellera-t-il les signes, les prodiges opérés par lui ? Nullement ; c'est la croix qu'il place sous nos yeux. «Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle.» (Ibid., 3,16)

Paul prend la parole : «Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toute chose ?» (Rom 8,32) Veut-il nous exciter à l'humilité, c'est de la même source qu'il tire son exhortation : «S'il est quelque consolation dans le Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union dans la participation du même esprit, quelque tendresse et quelque compassion parmi nous, rendez ma joie parfaite, en restant tous unis dans les mêmes sentiments, n'ayant tous qu'un même amour, une même pensée ; rien par contention, rien par vaine gloire ; mais que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi.» (Phil 2,1-3) Puis il donne ce conseil : «Ayez en vous les mêmes sentiments qui ont été dans le Christ Jésus, lui qui, étant Dieu par nature, n'a pas cru que ce fût une usurpation de sa part de s'égaliser à Dieu ; et cependant il s'est anéanti lui-même, en prenant la nature d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et paraissant tel qu'un homme. Il s'est humilié au point de se rendre obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.» (Ibid.,5-8) Quand il donne des conseils de charité, il a recours au même exemple : «Aimez-vous les uns les autres comme le Christ vous a aimés en se livrant lui-même pour vous, offrande et victime immolée à Dieu en odeur de suavité.» (Ep 5,2) Pour

recommander la concorde dans le mariage, voici comment il s'exprime : «Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle.» (Ibid., 25)

Voulez-vous savoir à quel point le Sauveur lui-même soupirait après la croix, de quels vœux il appelait le moment de sa passion; le prince des apôtres, le fondement de l'Eglise, le coryphée du chœur sacré lui ayant dit par ignorance : «Grâce pour vous, Seigneur, cela ne vous arrivera pas;» écoutez quel nom il lui donne : «Passe derrière moi, Satan, tu me scandalises.» (Mt 16,22-23) Rien de plus propre qu'une expression aussi dure, un reproche aussi vif, à nous manifester le désir impétueux de celui qui parle. Il a voulu que sa résurrection s'accomplisse dans l'ombre et le silence, n'en permettant la proclamation que plus tard et dans toute la suite des temps : et la croix, c'est dans une grande ville, au milieu d'une grande solennité, au centre d'un grand peuple, par suite d'un double jugement, celui des Juifs et celui des Romains, au milieu du jour, sur ce commun théâtre de l'univers, qu'il a voulu la subir. Comme ce spectacle ne pouvait néanmoins être aperçu que par les hommes qui étaient présents, il ordonne au soleil de se voiler afin d'annoncer au monde entier ce qui s'accomplissait. Car enfin, bien que cela dût être pour beaucoup un sujet de scandale, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas à ceux-là qu'il fallait s'arrêter, mais bien à ceux qui devaient y trouver le salut avec l'amour de la vertu. Et pourquoi vous étonneriez-vous que la croix ait un tel éclat dès la vie présente, que le Christ l'appelle sa gloire et que Paul en fasse son plus bel ornement ? Au jour solennel de la justice et de la terreur, quand le Sauveur viendra manifester sa gloire avec la gloire de son Père, quand sera dressé le redoutable tribunal, quand la nature humaine tout entière y comparaitra, alors que rouleront des fleuves de feu, que les légions des anges et des célestes vertus descendront avec leur Roi, que les palmes innombrables seront étalées, que les saints brilleront, les uns comme le soleil, les autres comme les étoiles; lorsque les cohortes des martyrs, les chœurs des apôtres, les rangs des prophètes, tous les groupes divers de ces hommes généreux se produiront à la face du monde, en ce moment, au milieu de toutes ces splendeurs et de toutes ces magnificences, il apparaîtra lui-même portant cette croix, qui lancera des rayons plus lumineux encore. «Alors se montrera dans les cieux, est-il écrit, le signe du Fils de l'homme, et le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière.» (Mt 24,30) Alors rayonnera seul le signe de la croix. Ô splendeur de la passion ! Ô clarté de la croix ! Le soleil est voilé de ténèbres, les étoiles tombent comme des feuilles desséchées; mais la croix brille plus que tous ces astres, seule elle remplit le ciel. Voyez-vous comme le Seigneur s'en fait un sujet de gloire ? Voyez-vous comme il concentre toute sa gloire sur ce gibet, qu'il manifeste en ce jour à la face de l'univers entier, dans une auréole flamboyante ?

18. Lors donc que vous verrez quelques hommes se scandaliser de ce qui arrive, songez aussitôt que telle n'est pas la cause de leur scandale, qu'elle est dans leur pusillanimité; et ceux qui demeurent fermes sont là pour le démontrer. Considérez ensuite que beaucoup y puisent un nouvel éclat, en rendant gloire à Dieu, en acceptant tout avec de ferventes actions de grâces. N'arrêtez pas vos yeux sur ceux qui succombent, portez-les plutôt sur ceux qui demeurent inébranlables et dont le choc augmente la vigueur; considérez, non les hommes faibles qui se laissent emporter à la tourmente, mais ceux qui poursuivent leur route à travers les flots; et les seconds furent plus nombreux que les premiers. Du reste, ceux-ci seraient-ils en plus grand nombre mieux vaut un homme accomplissant la volonté de Dieu que mille prévaricateurs.

19. Voyez combien furent nombreux ceux qui gagnèrent la couronne du martyre. Les uns étaient frappés de verges et privés de leur liberté, les autres étaient enchaînés comme des malfaiteurs, d'autres encore étaient chassés de leur patrie ou privés de leurs biens, plusieurs erraient sur la terre étrangère, plusieurs étaient égorgés; et que de saints qui, n'ayant pas été martyrs en réalité, le furent dans le secret de leur âme ! Quant aux véritables martyrs, alors qu'on brandissait les lances, que les glaives étaient aiguisés, que les menaces retentissaient partout et toujours, que les magistrats, respirant la colère, cherchaient à les effrayer par l'image de la mort et de tous les supplices, ils ne fléchissaient pas, ils se tenaient immobiles sur le roc de l'Eglise, aimant mieux tout faire et tout souffrir, plutôt que de pactiser avec la faiblesse ou l'audace; et les hommes ne furent pas seuls, les femmes rivalisaient avec eux. Oui, les femmes descendirent aussi dans la lice, pour s'y comporter souvent avec une plus mâle énergie que les hommes; et non seulement les femmes, mais encore des adolescents et même de tout jeunes enfants. Est-ce donc peu de chose, à vos yeux, que l'Eglise ait gagné tant de légions de martyrs ? Tous ceux-là furent des martyrs, en effet. Il n'est pas nécessaire d'être amené devant les tribunaux et devant les autels des idoles, de souffrir ensuite la mort parce qu'on ne veut pas sacrifier, pour obtenir la gloire du martyre; il suffit pour cela

d'accepter volontairement une souffrance dans le but d'accomplir une œuvre agréable à Dieu; à bien examiner même les choses, on a plus de droit à ce titre dans ce dernier cas. Il n'est pas égal, en effet, d'aimer mieux souffrir que périr à jamais, quand c'est une telle mort, la perte même de l'âme, dont on est menacé; ou bien d'endurer la même souffrance pour un bien inférieur à celui-là. Qu'il ne soit pas nécessaire d'être égorgé, qu'il suffise d'être prêt à mourir plutôt que d'offenser Dieu, pour avoir la couronne du martyr; qu'il suffise aussi, comme je viens de le dire, d'être immolé dans des circonstances moins importantes, pour avoir pleinement droit au même honneur, je vais essayer de le prouver par le témoignage de Paul.

Le bienheureux Paul commence par énumérer les hommes illustres des anciens temps, Abel en premier lieu, puis Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, David, Samuel, Elie, Elisée, Job; puis il ajoute : «Ainsi donc, ayant autour de nous une telle nuée de martyrs.» (Heb 12,1) Tous ceux-là cependant ne furent pas égorgés; on pourrait à peine en citer deux ou trois, Abel et Jean; tous les autres sont morts de mort naturelle. Et Jean lui-même n'a pas été tué pour avoir refusé d'obéir à un ordre impie, il n'a pas été conduit devant l'autel, trainé devant les idoles, c'est pour une parole qu'il est mort; c'est pour avoir dit à Hérode : «Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère,» (Mt 14,4) qu'il est renfermé dans une prison et qu'il a la tête tranchée. Si, parce qu'il s'est élevé contre un mariage illégitime et qu'il l'a flétri selon son pouvoir, c'est-à-dire par la parole et les reproches, sans rien empêcher de ce qui avait été fait, il a néanmoins mérité, pour avoir dit cette parole qui lui coûta la tête, d'être honoré comme martyr et le premier des martyrs; ceux qui se sont tant de fois exposés à la mort, en faisant tête, non à un Hérode seul, mais à toutes les puissances de l'univers, non pour la seule défense du mariage, mais pour toutes les saintes lois et les droits anciens de l'Eglise qu'on ne cessait d'attaquer, ceux qui dans ce but ont noblement combattu par la parole et par l'action, mourant chaque jour, hommes, femmes, enfants, De méritaient-ils pas mille fois de recevoir la même palme ? Voyez Abraham : bien qu'il n'eût pas réellement immolé son fils, comme le sacrifice était accompli déjà dans sa résolution, il entendit une voix céleste qui lui disait : «Tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi.» (Gen 22,12) Il en est de même de toute généreuse résolution, de tout ferme propos d'accomplir une œuvre sainte : c'est un droit à la couronne. Si le patriarche, pour n'avoir pas épargné son fils, est tant célébré, ceux qui ne se sont pas épargnés eux-mêmes, qui sont restés dans le feu du combat, non un jour, deux ou trois même, mais pendant tout le temps de leur vie, accablés d'outrages, d'injures et de calomnies, quelle gloire n'auront-ils pas ? Non, ce n'est pas là une chose de peu d'importance. Paul en parle avec un profond sentiment d'admiration : «D'une part, di-t-il, vous avez été donnés en spectacle dans les opprobres et les tribulations; et d'autre part, vous avez partagé ce genre sublime de vie.» (Heb 10,33) Que dites-vous encore de ceux qui sont morts, entraînant les autres à de semblables combats, les femmes comme les hommes ? Il leur décerne les plus magnifiques éloges. Beaucoup donnèrent leurs biens pour que les prisonniers et les exilés eussent quelque soulagement dans leur misère, pour qu'ils éprouvassent au milieu des spoliations la joie recommandée par l'Apôtre; on ravissait aux uns la patrie, aux autres la vie elle-même.

Lors donc que vous voyez l'Eglise s'enrichir de si précieux trésors, faire d'aussi belles conquêtes, obtenir d'aussi glorieux succès, ses enfants les plus faibles se ranimer et brûler d'un saint zèle, ceux que les théâtres absorbaient tout entiers, s'enfoncer dans les solitudes, transformer en églises les montagnes et les forêts, les brebis elles-mêmes remplir l'office des pasteurs absents, les simples soldats devenir d'habiles capitaines; lorsque vous les voyez tous, pleins de courage et d'ardeur, célébrer nos saintes assemblées avec tout le respect et toute la piété qu'elles exigent, n'êtes-vous pas frappés d'étonnement et ravis d'enthousiasme en face d'un tel résultat ? En effet, je le répète, non seulement les hommes vertueux, mais encore beaucoup de ceux que possédait la fureur du théâtre et du cirque, rejetant tout à coup cette déplorable folie et respirant un feu tout divin, se précipitaient en quelque sorte à travers les glaives, interpellaient les magistrats avec une sainte audace, bravaient tous les dangers, méprisaient les tortures, montrant ainsi quelle est la puissance de la vertu, et comment un homme peut s'élancer, par le repentir, par un sincère retour sur lui-même, de l'abîme de la corruption au sommet des cieux. En contemplant tant de récompenses généreusement acquises, tant de couronnes gagnées, l'effusion d'une telle doctrine, comment, dites-moi, seriez-vous scandalisés ? – De ce que plusieurs périssent, me dira-t-on une fois de plus. – Mais, ce que j'ai dit, je ne me lasserai point à mon tour de le dire, ces hommes ne doivent accuser qu'eux-mêmes de leur perte. Je n'ai pas voulu démontrer autre chose dans tout mon discours. Il est encore un bien que je veux signaler. Que d'hommes cachés sous le masque de la piété, que d'hommes n'ayant qu'une douceur empruntée, que d'hommes qui se croyaient

grands sans l'être, ont été tout à coup démasqués dans de telles circonstances, ont vu crouler tous leurs artifices, se sont montrés ce qu'ils étaient et non plus ce qu'ils pensaient ou prétendaient être ! Loin d'être à dédaigner, cet avantage est grand pour quiconque tient aux progrès de la vertu : on découvre de la sorte celui qui se couvre d'une peau de brebis, les loups ne peuvent plus dès lors se déguiser pour se mêler au troupeau. De. telles épreuves sont une fournaise qui fait reconnaître les fausses monnaies, fondre le plomb, disparaître la paille, briller d'on plus vu éclat les métaux précieux. C'est ce que Paul nous enseignait en ces termes : «Il faut qu'il y ait des hérésies pour mettre à découvert ceux dont la vertu est éprouvée.» (I Cor 11,19)

20. Que rien de tout cela donc ne vous scandalise, ni le prêtre maintenant égaré et ravageant le troupeau avec une rage plus cruelle que nombreux et les iniquités celle des loups, ni tel magistrat ou tel prince emporté par une aveugle fureur. Souvenez-vous qu'au temps des apôtres eurent lieu des choses encore plus terribles. Celui qui portait alors le sceptre était un mystère d'iniquités, car c'est ainsi que Paul le nomme; il était plongé dans tous les vices, il avait dépassé les limites connues de la méchanceté; et cela cependant ne fit aucun tort à l'Eglise, aucun tort à ces hommes généreux, mais les rendit au contraire plus illustres. Les prêtres des Juifs étaient des hommes si corrompus et si pervers; que le Sauveur ordonnait au peuple de ne pas imiter leur vie. «Sur la chaire de Moïse, dit-il, se sont assis les Scribes et les Pharisiens : faites donc tout ce qu'ils vous prescriront; mais n'agissez pas selon leurs œuvres.» (Mt 23,2-3) Que peut-on concevoir de plus inique que ces prêtres dont l'exemple doit perdre ceux qui les imitent ? Et cependant, bien que ceux qui gouvernaient alors fussent tels, ceux qui brillaient dans le combat et qui remportaient la couronne, loin d'être amoindris par la persécution, n'en devenaient que meilleurs et plus illustres. Il ne faut donc pas que les événements nous jettent hors de nous-mêmes. De toute part les tentations s'élèvent contre ceux qui vivent dans la vigilance et la ferveur; elles viennent de leur famille, elles viennent des étrangers. C'est pour cela que Paul, voyant les dangers sans nombre dont ils sont menacés, et craignant qu'il n'en résultât quelque perturbation pour ses disciples, s'exprimait ainsi : «Je vous ai envoyé Timothée pour que personne ne se laisse ébranler par les tribulations actuelles; car vous n'ignorez pas que nous devons les subir.» (I Th 3,2) Il veut dire par ces derniers mots : Telle est notre vie, c'est ce à quoi nous soumet la vocation apostolique, à souffrir mille maux.» C'est à cela que nous sommes destinés,» dit-il; ou bien : «C'est pour cela que nous sommes exposés.» De même que les marchandises sont exposées pour être vendues, de même la vie d'un apôtre l'est pour être abreuvée d'outrages et de souffrances, sans pouvoir respirer, sans avoir un instant de trêve. Mais, je l'ai dit, l'homme vigilant n'en éprouve aucun mal, il en retire plutôt un grand bien. Aussi, quand il apprend que les fidèles ont généreusement résisté, il les admire; et, quant aux autres, il dit que sa prison et ses fers leur ont inspiré plus de courage pour répandre avec plus d'abondance la parole de Dieu.

Et que se passait-il, dites-moi, du temps de Moïse ? Au sein d'une nation barbare, Dieu ne permettait-il pas que les magiciens exerçassent publiquement leur art ? Est-ce que Paul ne fait pas allusion à cette histoire ? «De même que Jannès et Mambres, dit-il, résistèrent à Moïse, de même ceux-là résistent à la vérité.» (II Tim 3,8) Aucune époque n'a donc manqué de scandales, ni d'hommes couronnés à cause de cela. Que cette pensée vous soit toujours présente, et, non seulement cette pensée, mais encore celle des précieux avantages qui en ont résulté. Souvenez-vous aussi qu'il existe de ces choses des raisons inconnues; car il ne nous est pas possible de tout savoir. Tenons-nous pour assurés que nous verrons plus tard le triomphe du bien et de plus grandes merveilles. C'est comme du temps de Joseph : les commencements furent hérissés de difficultés, les événements marchaient en sens inverse des promesses; mais plus tard le succès dépassa toutes les espérances. De même, au temps de la passion du Christ et de sa croix, ce n'est pas sur l'heure, ce n'est pas dès le début que se produisent les événements heureux; le scandale précède, quelques miracles seulement sont opérés pour ramener au bien les téméraires qui commettent de tels crimes; et tout s'évanouit aussitôt. Il est vrai que le voile du temple se déchire, que les rochers se fendent, que le soleil s'obscurcit; mais ces choses n'ont lieu qu'un jour, et le monde ne tarde pas à les oublier. Après cela les apôtres prêchent la parole divine parmi des persécutions et des attaques incessantes, poursuivis par la haine et l'envie, réduits à se cacher, vivant dans des craintes perpétuelles, exposés à la mort : alors le peuple juif triomphe, et les fidèles sont par lui jetés dans les prisons ou dans l'exil, soumis à toute sorte de vexations et de tortures. Favorisé par les hommes du pouvoir, il n'use de son crédit que pour persécuter chaque jour les apôtres. Et que dis-je, le peuple juif, les hommes du pouvoir ? Un faiseur de tentes, un homme qui vit au milieu des peaux, un artisan du dernier ordre, Paul, est transporté d'une telle fureur, qu'il va

saisir partout les hommes et les femmes pour les plonger dans les cachots; et le Crucifié, qui voit tout cela, le laisse faire; mais voyez ensuite comment ce persécuteur devient le plus sublime des disciples : cette transformation est plus éclatante que le soleil et remplit l'univers tout entier.

21. Si vous me demandez pourquoi, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, tant de dangers, de tribulations et d'embûches, je vais vous en dire la raison. Cette raison, quelle est-elle ? C'est que la vie présente est une palestine, un gymnase, un combat, un creuset, une fabrique de vertus. De même donc que les corroyeurs commencent par étendre les peaux et par les macérer, les frappent rudement contre les murs et les pierres, les soumettent à mille autres préparations pour les rendre propres à recevoir la teinture, et ne les plongent qu'après cela dans une riche couleur; de même que les orfèvres jettent l'or au feu, le font passer par la fournaise pour l'éprouver et le rendre plus pur; de même encore que les gymnasiarques imposent aux athlètes les plus violents exercices, les attaquant eux-mêmes avec moins de ménagement que ne le ferait un antagoniste, afin de rectifier ainsi, dans ces luttes préparatoires, tous les mouvements de leur corps, et de les mettre en état de figurer avec autant de grâce que de vigueur, en face du public et de leurs adversaires, de parer et d'éluider les coups qui leur seront portés : de même Dieu prépare l'âme aux redoutables combats de la vie, à la pratique de la vertu; il la pétrit, la façonne, la fait passer par les plus douloureuses épreuves, de telle façon que les hommes lâches et dissolus deviennent énergiques et fermes, les généreux, plus généreux encore, et supérieurs dès lors à toutes les embûches du diable, invincibles à tous ses assauts, capables enfin de conquérir vaillamment les biens de la vie future. On ne peut pas appeler vertueux, dit-on, celui qui n'a pas été mis à l'épreuve; et Paul a dit : «La tribulation produit la patience, et la patience constate la vertu.» (Rom 5,3-4) Le Seigneur veut donc rendre ses enfants plus forts en les rendant plus patients : il permet dès lors que cette monnaie spirituelle soit éprouvée de toutes les façons. De là toutes les souffrances que Job endura : Dieu les permettait pour glorifier le juste et fermer la bouche au tentateur. La même chose eut lieu par rapport aux apôtres : il voulait aussi les remplir d'un plus mâle courage et faire éclater ce courage à tous les yeux. On ne saurait nier la valeur de ce motif. Aussi, comme Paul lui demandait de suspendre et d'éloigner les maux qui l'entouraient, Dieu lui fit cette réponse : «Ma grâce te suffit; car c'est dans la faiblesse que ma force brille de tout son éclat.» (II Cor 12,9)

22. Ceux qui n'ont pas encore accepté la parole du christianisme tirent eux-mêmes un grand bien de semblables épreuves, s'ils sont vigilants. Lorsqu'ils voyaient autrefois les disciples outragés et maltraités, habitant les prisons entourés de violences et d'embûches frappés à mort, brûlés et submergés, et cependant toujours invincibles, songez à quel point devaient être saisis d'admiration, devant ces merveilleux athlètes, les spectateurs d'alors, à quel point doivent l'être encore ceux d'aujourd'hui. Ainsi donc, non seulement les épreuves ne causent aucun scandale aux hommes vigilants, mais elles sont encore pour eux de sublimes leçons. C'est donc dans ce sens que Paul entendit cette parole : «Dans la faiblesse, ma force brille de son plus vif éclat.» Les deux Testaments nous en fournissent également des preuves. Pensez à ce que dut éprouver Nabuchodonosor, lorsque trois enfants, serviteurs et captifs, chargés de liens et jetés dans les flammes, triomphèrent de sa puissance, à la vue de toute son armée; lorsqu'il fut obligé de céder à ces trois êtres si faibles, réduits à l'esclavage, dépouillés de leur patrie et de leur liberté, n'ayant ni crédit ni pouvoir, dénués de toute ressource et séparés de leur famille. Si Dieu n'avait pas permis qu'ils fussent jetés au feu, ils n'auraient pas obtenu cette glorieuse palme, ni ceint leur front d'une aussi belle couronne. Songez à l'impression que dut ressentir Hérode en se voyant réprimandé par un prisonnier, chez qui les fers n'amoindrissaient en rien l'indépendance, et qui aimait mieux être égorgé que perdre cette magnifique liberté de la parole. Quel est celui qui, soit à la même époque, soit plus tard, qu'il ait vu ou seulement ouï ces choses, serait-il le plus lâche des hommes, n'en retirerait une suprême utilité ?

Ne me parlez pas des pervers et des insensés, des voluptueux entièrement plongés dans la matière et plus légers que les feuilles. De tels hommes trouvent une occasion de chute, non seulement là, mais partout, semblables au peuple juif, qui murmurait toujours, qu'on lui donnât à manger du pain ou de la manne, qu'il fût en Egypte ou hors de l'Egypte, que Moïse fût absent ou présent. Parlez-mol d'hommes capables de voir ou d'agir. Comprenez-le bien, que dut leur faire éprouver la vue de cette âme invincible, de cette conscience qui ne sait pas fléchir, de cette langue qui ne sait pas se taire, de cet habitant du désert qui triomphe d'un roi, de cet homme enchaîné qui ne cède pas, de cette tête qui tombe et qui continue cependant à parler ? Ne vous arrêtez pas là; examinez ce qui vient ensuite. Hérode tranche

une tête, Jean la perd; quel est celui des deux que tous proclament heureux ? Quel est celui qu'on propose à notre imitation, qu'on célèbre, qu'on couronne, dont le nom et la gloire retentissent de toute part, qui maintenant encore élève la voix contre l'iniquité ? Est-ce que dans chaque église on ne l'entend pas s'écrier : «Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère ?» (Mt 14,4) Et voilà que l'autre est stigmatisé même après sa mort, à cause de son adultère, de son aveuglement et de sa barbarie. Après ce que nous venons de dire, considérez de plus la force du prisonnier et la faiblesse du tyran. Celui-ci ne peut pas même faire taire une seule langue. Il ne sait que l'arracher; mais en l'arrachant, il ouvre des milliers de bouches qui rediront à jamais ce que cette langue a dit. Alors déjà la victime effrayait le meurtrier, dont la conscience était tellement frappée par la peur qu'il s'imaginait que Jean était ressuscité d'entre les morts, et faisait des miracles; de nos jours et depuis cette époque, sans aucune interruption, sur tous les points du monde, par lui-même ou par les autres, le martyr fait entendre le même reproche au persécuteur. Quiconque lit cet évangile, dit : «Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère.» Mais, en dehors même de la lecture évangélique, dans les assemblées et les réunions, dans les maisons et sur l'agora, partout vous entendrez cette parole; transportez-vous chez les Perses, chez les Indiens, chez les Maures, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, jusqu'aux extrémités du monde, et vous verrez en quelque sorte ce juste qui parle encore aujourd'hui, élève la voix contre le désordre, flétrit la conduite du tyran; les siècles en passant n'ont pu le réduire au silence, ses reproches conservent toujours la même énergie. Quel mal véritable a-t-il donc éprouvé d'une telle mort, de cette mort violente, des chaînes et de la prison qu'il a subies ? Quels sont ceux qui, ayant seulement l'intelligence, n'ont pas été ramenés au bien par ce qu'il a dit et ce qu'il a souffert, en redisant encore après sa mort ce qu'il disait pendant sa vie ? Ne répétez donc plus : Pourquoi ce meurtre d'un saint a-t-il été permis ? – Ce n'était pas là mourir, c'était obtenir la couronne; ce n'était pas la fin de sa vie, c'était la prise de possession d'une vie meilleure. Apprenez donc cette philosophie, et, non seulement de tels spectacles ne vous causeront aucun préjudice, mais vous y gagnerez beaucoup.

Que dirai-je de la femme égyptienne ? N'accusa-t-elle pas, ne calomnia-t-elle pas, ne jetât-elle pas le juste dans les fers ? Ne fut-il pas renfermé par elle dans la prison, sur le point de perdre la tête ? Ne le mit-elle pas à mort et ne flétrit-elle pas son nom, autant qu'il était en son pouvoir ? Quel mal cependant en est-il résulté pour lui, soit alors, soit maintenant ? Quand on recouvre de paille des charbons ardents, on paraît d'abord les cacher; mais bientôt, consumant ces vains obstacles, dont ils font leur aliment, ils lancent dans l'espace de longs jets de flamme. Il en est de même de la vertu : elle paraît accablée sous les outrages, et puis elle éclate avec d'autant plus de vigueur qu'elle a été plus comprimée, et s'élève jusqu'au ciel. Que peut-on, concevoir de plus heureux que ce jeune homme, et cela par le fait même des embûches et des calomnies qu'il endura, plutôt que du trône qu'il occupa et de la royauté qu'il exerça en Egypte ? C'est toujours à la souffrance qu'appartiennent la gloire, la renommée, les couronnes. N'est-il pas chanté partout dans l'univers ? Tant de siècles écoulés n'ont pu faire tomber sa mémoire; plus brillantes et plus durables que les statues des rois, les images de sa vertu et de sa chasteté se rencontrent chez tous les peuples du monde, chez les barbares comme chez les Romains; son nom est gravé dans toutes les consciences et prononcé par toute langue. Nous le voyons tous dans l'esclavage et l'oppression, donnant de sages conseils à cette femme malheureuse et dégradée, la faisant rougir de son impudence, s'efforçant d'éteindre des feux impurs, faisant tout ce qui dépend de lui pour la sauver, pour l'arracher à la tempête et la ramener dans un port tranquille et sûr; après cela, comme la tourmente est plus forte et que le navire va sombrer, quand elle fait naufrage, nous le voyons échapper à la fureur des flots, se réfugier sur le roc immobile de la chasteté, laissant son vêtement entre les mains de l'impudique, et resplendissant dans sa nudité d'un plus vif éclat que les hommes revêtus de la pourpre : tel qu'un soldat valeureux et triomphant, il érige le sublime trophée de la sagesse. Là ne s'arrêtent pas nos souvenirs, nous allons plus loin, et nous le contemplons entraîné dans un cachot, portant des chaînes, couvert de haillons, gémissant dans ce triste séjour.

Et c'est là surtout ce qui le signale à notre admiration, ce qui fait que nous le proclamons heureux, ce qui lui mérite nos applaudissements et nos louanges. Si quelqu'un est chaste, en pensant à Joseph, il devient plus chaste encore; et le voluptueux, touché d'un semblable récit, ne tarde pas à soupirer après une vie pure; il devient meilleur en se rappelant une telle histoire. Et vous-mêmes, en recueillant ces précieux souvenirs, ne vous abandonnez pas au trouble, tirez plutôt des événements une leçon salutaire. Que le courage de ceux qui combattent soit pour vous une école de vertu; et, quand vous voyez que la vie tout entière de ces hommes illustres et généreux n'est qu'un tissu d'épreuves, encore une fois ne vous laissez

plus effrayer ou troubler ni par les tribulations particulières ni par les malheurs publics. C'est ainsi que l'Eglise a été formée dès l'origine, c'est ainsi qu'elle a grandi. Ne vous étonnez donc de rien; car rien n'arrive sans cause. Voyez ce qui se passe dans le monde : ce n'est pas où l'on ne trouve que de la paille, du foin ou du sable, mais bien où il existe de l'or et des pierreries, que s'abattent les pirates et les écumeurs de mer, les hommes de rapine et d'effraction; c'est autour de ces trésors, qu'ils rôdent incessamment et qu'ils dressent leurs embûches. Le diable fait de même : c'est contre les citadelles où sont entassées les richesses de l'âme, les précieuses ressources de la piété, qu'il place et fait mouvoir ses terribles machines. Mais si les hommes attaqués sont vigilants, bien loin d'en recevoir aucune atteinte, ils augmentent dans ces combats leurs trésors spirituels; il en est ainsi de nos jours même.

23. Et l'on pourrait donner cela comme le plus beau signe des richesses de la vertu et de l'inébranlable fermeté de l'Eglise. Lorsque l'esprit du mal la voit florissante et respectée, s'élevant rapidement aux vertus les plus sublimes; quand il voit le zèle et la ferveur régner dans son sein, les justes faire chaque jour de nouveaux progrès dans la justice, les pécheurs recourir à la pénitence et changer de vie, la terre entière travaillée et fécondée par cette seule cité, non seulement il met en jeu toutes ses machines, mais il sème encore les divisions et les guerres intérieures : De même qu'à l'égard de Job, il s'armait tour à tour de la perte des biens, de la mort des enfants, de la maladie corporelle, de la langue d'une femme, des injures et des sarcasmes des amis, n'oubliant aucun moyen pour venir à bout du juste; de même contre l'Eglise, il agit par les amis et les ennemis, par d'ambitieux ecclésiastiques et d'indignes soldats, par des hommes investis même des fonctions épiscopales, par toute sorte de personnes en un mot. Et, malgré tous ses artifices, au lieu de réussir à l'ébranler, il lui procure une gloire plus éclatante. Au sein des persécutions, elle n'instruisait pas mieux les hommes qu'elle ne le fait de nos jours, à pratiquer le courage et la tempérance, à supporter généreusement les épreuves, à montrer une invincible patience, à mépriser les choses du temps, à tenir pour néant les richesses, à se rire des honneurs, à braver la mort, à dédaigner la vie, à se détacher de la société civile et du foyer domestique, des amis et des parents, et ne craindre aucune torture, à se jeter au milieu des glaives, à regarder comme des fleurs éphémères tous les dehors brillants de la vie présente, les dignités et les distinctions, les magistratures et les délices. Et cette sublime leçon nous est donnée, non par un homme seul, par deux ou trois hommes, mais par un peuple entier; non par de simples paroles, mais bien par des actions, par les souffrances et les victoires, en déjouant les manœuvres de l'envie, en supportant toutes les tribulations avec plus de solidité que le diamant et plus de fermeté que la pierre; non en tenant les armes à la main, en provoquant la guerre, en se servant de l'arc, en lançant des flèches, mais bien en se couvrant chacun du bouclier de la patience, de l'abnégation, de la douceur et de la force, en faisant ainsi rougir les persécuteurs par le spectacle même des maux qu'on endure de leur part.

24. Et maintenant les victimes, avec on visage riant, un regard libre et serein, animées d'une ineffable confiance traversent l'agora, vivent dans leurs maisons, fréquentent nos réunions saintes; et les auteurs de leurs maux, après les machinations auxquelles ils se sont livrés, se cachent dans l'ombre, en butte à de cuisants remords, ils errent en tremblant poursuivis par la crainte. Semblables à ces bêtes féroces qu'il est si difficile de tuer, et qui, lorsqu'elles ont reçu une ou deux blessures, se précipitent avec plus de fureur sur la pointe des lances, s'exposant à des blessures plus cruelles encore et s'enfonçant elles-mêmes le fer dans les entrailles; ou bien tels que les flots se roulant contre les rochers et se brisant eux-mêmes par leur aveugle fureur; ces hommes, par les embûches qu'ils dressent, creusent des abîmes sous leurs pas plutôt que sous les pas des autres. En effet, ceux contre qui ces embûches sont tendues deviennent un objet d'amour pour tout le genre humain; ils sont loués, admirés, célébrés et couronnés par ceux qui ne les connaissent pas comme par ceux qui les connaissent, par ceux à qui la renommée seule a fait parvenir leur nom comme par ceux qui les ont vus à l'œuvre; ils vont recueillant partout les plus vives sympathies, ils ont mille auxiliaires dans la lutte, de toute part s'élèvent des vœux ardents pour leur bonheur : les persécuteurs, au contraire, n'excitent que la haine et la répulsion; autant et beaucoup plus encore de voix s'élèvent pour les accuser et les condamner, les flétrir et les maudire, pour appeler sur eux tous les châtiments et tous les supplices. Voilà leur sort ici-bas; quant à l'autre vie, quelle parole pourrait en donner une idée ? Si celui qui n'a scandalisé qu'un homme doit être si sévèrement puni, qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on attachât une meule de moulin à son cou pour le jeter ainsi dans la mer, comprenez, si c'est possible, à quelles tortures seront dévoués en ce jour redoutable, de quelle manière seront punis ces hommes qui ont troublé

l'univers, autant du moins que cela dépendait d'eux, renversé tant d'Eglises, détruit l'inappréciable bien de la paix, en semant partout des scandales.

Ceux qu'ils ont persécutés iront prendre rang parmi les martyrs, les apôtres, les magnanimes héros de la vertu; ils brilleront ainsi de l'éclat de leurs œuvres et de leurs souffrances, en recevant des récompenses et des couronnes qui ne leur seront jamais ravies. Ils verront les châtiments des autres, mais sans pouvoir les en délivrer, quelque désir qu'ils en aient; leurs prières dans ce but seraient inutiles. Si le riche qui n'avait pas secouru Lazare seul eut à souffrir tant de tortures et ne put obtenir aucun soulagement, que n'auront pas à souffrir ceux qui ont persécuté et scandalisé un si grand nombre de leurs frères ? Repassant tout cela dans votre esprit et recueillant dans les Livres saints tous les exemples du même genre, faites-vous un abri sûr; préparez ensuite, au moyen de ces pieux souvenirs, des remèdes aux infirmes; demeurez fermes dans le bien, soyez inébranlables et ne doutez pas de la félicité qui vous est réservée. Non, la récompense ne peut pas vous être ravie, elle est absolument certaine; récompense, non pas égale, mais incomparablement supérieure aux travaux. Tel est l'amour de Dieu pour les hommes : ceux qui s'efforcent de faire ou de dire quelque chose de bien, il veut les vaincre en générosité, par la manière dont il rémunère leurs travaux. Pussions-nous être ainsi récompensés dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire soit dans les siècles des siècles. Amen.